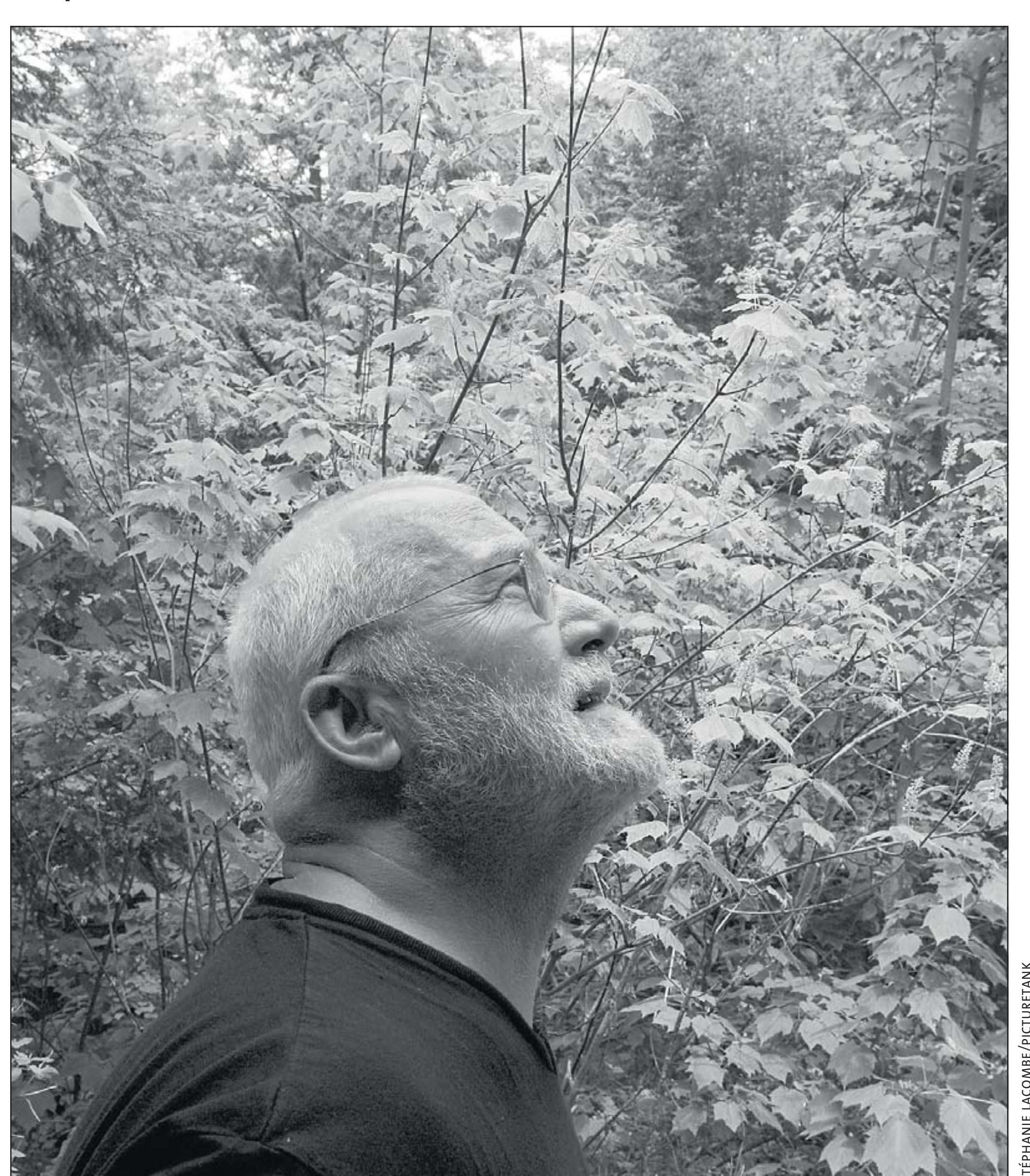
Le Monde
DES LIVRES
VENDREDI 7 OCTOBRE 2005



La puissance et la peur

Dans « American Darling », son dernier roman, Russell Banks nous emmène jusqu'au Liberia pour mieux regarder son pays, les Etats-Unis. « Nous entrons, dit-il, dans un âge sombre »

■ **Raphaëlle Rérolle**



STÉPHANIE LACOMBE/PICTURETANK

Russell Banks (juillet 2005)

En France, où l'adjectif « engagé » ne fait plus très bon ménage avec le mot « écrivain », le profil de Russell Banks a de quoi surprendre. Et pas seulement à cause du discours de cet Américain de 65 ans, ancien militant d'extrême gauche, membre actif du mouvement de lutte contre la guerre du Vietnam, longtemps président du Parlement international des écrivains, et farouche opposant au gouvernement Bush. Non, ce qui peut chatouiller l'esprit d'un lecteur français, persuadé que l'engagement nuit à la littérature presque aussi sûrement qu'une bonne crampe ou qu'une épouvantable myopie, c'est l'extraordinaire qualité, la liberté, la lucidité, le souffle romanesque de cet auteur qui publie, ces jours-ci, le plus engagé de ses textes – et sans doute le meilleur.

Exactement comme si la situation des Etats-Unis, pays en guerre, ressuscitait ce genre de résistance artistique propre aux époques de conflit. Pessimiste, Russell Banks l'a toujours été, *« mais jamais autant que maintenant et pourtant, ma mémoire politique et sociale remonte à au moins un demi-siècle »*, note-t-il, grand bonhomme aux cheveux coupés ras, fourré dans un costume rayé d'une drôle de couleur gris clair : *« Je trouve que nous entrons dans un âge sombre. Le mariage entre les intérêts économiques et l'exercice du pouvoir politique, le tout infusé par la passion religieuse, peut conduire droit au fascisme. Dans ce contexte*, ajoute-t-il, *n'importe quelle personne "disant la vérité" devient subversive »* – ce qu'il n'est pas lui-même, affirme-t-il, *« ni de tempérament ni par manœuvre. Simplement, un romancier digne de ce nom dit la vérité ».*

Aussi l'ambition de la vérité s'est-elle superposée à son horizon personnel depuis longtemps. Dès la fin des années 1960, en fait, quand le désir de devenir écrivain l'a emporté sur le militantisme politique. Issu d'un milieu ouvrier de la Nouvelle-Angleterre (il est l'aîné de quatre enfants dont le père, un plombier alcoolique, s'est très tôt éclipsé du domicile familial), Russell Banks a laissé l'activisme gauchiste à d'autres, *« presque tous issus de la classe moyenne blanche »*, souligne-t-il. Par comparaison, lui se sentait trop pessimiste, sceptique et même un peu *« méfiant »*. Lorsque le Students for a Democratic Society (SDS, mouvement de protestation contre la guerre dont il avait été l'un des fondateurs) a laissé la place aux Weathermen et à un « néomarxisme radical », il n'a *« pas voulu suivre »* et s'est embarqué dans l'élaboration d'une œuvre elle-même contestataire.

Au lieu de s'enrôler sous un drapeau, quelle que soit sa couleur, il a donc choisi d'arracher les masques – quoi de plus révolutionnaire ? La plupart de ses livres, depuis le début, portent la marque de son désir d'évacuer les faux semblants, d'aller chercher ses concitoyens là où les paroles creuses, le puritanisme, le nationalisme ou la fièvre de consommation risquent de les endormir. Que l'on pense à *De beaux lendemains*, porté à l'écran par Atom Egoyan en 1997 ou à *Trailerpark*, pour ne citer que ceux-là (Actes Sud, « Babel » n[os] 294 et 348). Et naturellement à *American Darling*, où une jeune gauchiste blanche américaine, Hannah Musgrave, passe d'un militantisme largement fantasmé aux réalités de l'Afrique, dévastée par le colonialisme et la corruption. Dès lors, vérité ne signifie pas neutralité, mais désir ardent de percer les hypocrisies et les illusions collectives – une perspective commune à certains des meilleurs écrivains américains, dans des genres très différents, de Norman Mailer à Rick Moody. Mais là où d'autres préfèrent examiner leur pays sous l'angle du fonctionnement social, Russell Banks s'empare frontalement du politique dans *American Darling*.

Encadré par des références plus ou moins allusives aux attentats du 11-Septembre (l'histoire commence à la fin du mois d'août 2001), le roman se tient en équilibre au bord d'un gouffre de peurs et de violence qui risquent de tout submerger. Et cherche, d'une certaine manière, la réponse à cette question lancinante : que s'est-il passé pour que les choses se détraquent de la sorte ? *« De quoi ont peur les Américains, cette nation si puissante, si privilégiée ? »* demande Russell Banks. La réponse n'est pas flatteuse et porte une charge de violence terrible : *« Les Américains, dont l'histoire a démarré sur un conflit racial, savent inconsciemment qu'ils ont été conçus dans le sang et dans le vol, qu'ils vivent dans un pays volé »*, assène-t-il calmement, à la table d'un café parisien. *« Ils traînent cette hantise derrière eux, comme un traumatisme d'enfance. »* Le propos, dans sa virulence, pourrait faire craindre que le récit ne bascule dans la caricature – l'endroit où engagement et littérature se fâchent irrémédiablement.

Pourtant, il n'en est rien : le roman rétablit de la complexité, là où le discours l'avait évincée. Loin de présenter une vision univoque de l'Histoire, Russell Banks cherche surtout à en rendre la complexité, sans donner le beau rôle à quiconque. Certes, sa vision des choses est portée par des valeurs et des idéaux « menacés » (l'égalité ou la justice) qu'il entend conserver dans la littérature, *« comme le faisaient les moines humanistes du Moyen Age pour la pensée de l'Antiquité »*, dit-il. Mais cette flamme n'appauvrit pas sa perception, ne la réduit pas. D'où l'intérêt de son récit, centré autour d'un personnage fascinant, Hannah Musgrave. Laquelle, parvenue à l'âge mûr, retourne en Afrique chercher ses enfants, emportés par la guerre et surtout, découvrir la vérité sur elle-même.

Comme Russell Banks dans sa jeunesse, Hannah a milité dans les mouvements d'extrême gauche. Et plus que lui, elle a flirté, bien que d'assez loin, avec la lutte armée. Suffisamment, tout de même, pour se retrouver dans une semi-clandestinité qui la pousse à quitter le territoire américain pour l'Afrique. Très amoureux de ce continent qu'il connaît bien, Russell Banks peint avec une saveur extraordinaire les couleurs et les fureurs du Liberia, où Hannah (qui a fini par épouser un haut fonctionnaire libérien) assiste à la décomposition sanglante de deux régimes successifs. La description de ces effondrements, de la sauvagerie qui les accompagne, du désarroi de ceux qui en sont les victimes est absolument saisissante. Avant d'être un écrivain engagé, Russell Banks est un romancier de grand talent, qui sait parfaitement captiver son lecteur, le faire vibrer, l'émouvoir.

Mais à travers le Liberia, petit pays relié aux Etats-Unis par une trouble consanguinité, ce sont les Etats-Unis qu'il regarde. C'est à eux qu'il tend le miroir grossissant où se reflètent les conséquences de leur passion pour le pouvoir et pour l'argent. Vers eux encore qu'il repousse (en partie au moins) la responsabilité de la corruption, du naufrage des idéaux, de l'appauvrissement éthique. *« Mon pays, mon ennemi »*, pense Hannah, qui s'interroge sans cesse sur son identité, comme l'auteur sur celle de sa patrie. Incarnant la mauvaise conscience de ses compatriotes, Hannah se voit sans cesse comme *« un fantôme »*, une ombre, une forme sans contours définis. Celle-là même que Russell Banks voit ramper sous la surface de l'histoire américaine, faute secrète et cachée qu'il entend rendre visible, par l'entremise de la fiction.

AMERICAN DARLING
(The Darling)
De Russell Banks.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Furlan,
Actes Sud/Léméac, 394 p., 24 €.

APARTÉ

Littérature critique

SI LA LITTÉRATURE est bien une démarche de connaissance de soi et du monde, la critique littéraire, y compris journalistique, doit l'être également, à son niveau. Attachée à la littérature qui est en train de se faire, dépendante d'elle, orpheline et sans objet hors d'elle, la critique, du moins en ses meilleurs moments, ne se contente pas d'accomplir une tâche de médiation et de promotion – celle à laquelle on l'invite ordinairement à *servir*. Elle participe de cette connaissance, la complète. L'adjectif « littéraire » ne devrait pas avoir, ici, un autre sens.

Ses meilleurs moments ? Ceux où elle se pense elle-même et s'accorde assez de dignité pour ne pas s'uniformiser et devenir un simple relais dans la bien nommée « chaîne du livre ». Ceux où, de la littérature, elle a quelque chose à dire. Bertrand Leclair, qui est écrivain, journaliste et critique littéraire – il prend soin de distinguer ces deux dernières fonctions – à *La Quinzaine littéraire*, prend justement le risque de penser par lui-même dans *Verticalités de la littérature. Pour en finir avec le « jugement » critique* (1).

Patrick Kéchichian

Lire la suite page X

(1) éd. Champ Vallon, « L'esprit libre », 128 p., 14 €.

L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **FAYARD ENTRE EN POCHE.** La maison d'édition s'essaie au poche, avec « Les Indispensables de l'histoire ». Dans l'esprit des reprises en un seul gros volume de « classiques » qui présida à une bonne part des premiers titres de « Bouquins » chez Robert Laffont comme des Omnibus, l'éditeur regroupe en un seul tome deux ou trois titres phares de ses grandes signatures : Hélène Carrère d'Encausse dont les *Nicolas II* et *Lénine* composent *Russie : la transition manquée* ; Jean Favier dont, sous le titre *Un roi de fer*, ressortent *Philippe le Bel* et *Enguerran de Marigny* (seul livre paru initialement dans une autre maison) ; Evelyne Lever, dont *Louis XVI* et *Marie-Antoinette* célèbrent *Les Dernières Noces de la monarchie* ; Jean Tulard livre des *Figures d'Empire* avec *Murat, Fouché* et le plus obscur *Joseph Fiévée* ; Eugen Weber, offre une relecture de *La France de nos aïeux* avec *La Fin des terroirs* et *Les Imaginaires et la politique au XIXe siècle* ; enfin, à 90 ans, Pierre Goubert est à l'honneur avec *Mazarin* et *Louis XIV et vingt millions de Français*, proposant le contraste entre *Splendeurs et misères du XVIIe siècle*. Six titres paraîtront chaque semestre, au prix de 20 euros. Première salve le 12 octobre.

■ **HARRY POTTER.** 800 000 exemplaires de *Harry Potter et le prince de Sang-Mêlé* ont déjà été vendus depuis sa sortie en français, samedi 1er octobre, ont annoncé mercredi les éditions Gallimard, ce qui correspond à 40 % du tirage initial (deux millions d'exemplaires).

■ **OUVERTURE D'UNE LIBRAIRIE DU CHEVAL À PARIS.** Des écuyers du Cadre noir étaient les invités d'honneur de l'inauguration de la Librairie du cheval, 21, rue du Sentier, à Paris (2e arrondissement), jeudi 6 octobre, à l'occasion de la publication d'*Ecuyers du Cadre noir de Saumur* (Flammarion). La librairie du cheval est la propriété de *L'Eperon*, mensuel d'équitation qui poursuit ainsi son développement. La librairie est adossée à un site Internet, www.cavalivres.com, qui sera également lié au site de *L'Eperon*, consacré au monde du cheval : www.cavadeos.com.

■ **FRANÇOIS WEYERGANS DANS LA LISTE DU GONCOURT.** L'Académie Goncourt a rendu publique, lundi 3 octobre, sa deuxième sélection en vue du prix qui sera attribué jeudi 3 novembre. Sont en lice : *Falaises*, d'Olivier Adam (éd. de L'Olivier) ; *Lutetia*, de Pierre Assouline (Gallimard) ; *Mes mauvaises pensées*, de Nina Bouraoui (Stock) ; *La Possibilité d'une île*, de Michel Houellebecq (Fayard) ; *Waltenberg*, de Hédi Kaddour (Gallimard) ; *L'Attentat*, de Yasmina Khadra (Julliard) ; *Fuir*, de Jean-Philippe Toussaint (Minuit) ; *Trois jours chez ma mère*, de François Weyergans (Grasset). Prochaine sélection : mardi 25 octobre.

■ **LA SÉLECTION DU GRAND PRIX DU ROMAN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE...** La commission du Grand Prix du roman de l'Académie française a établi, jeudi 29 septembre, sa première sélection, en vue de l'attribution du prix qui sera décerné jeudi 27 octobre. Ont été retenus : *J'ai bien connu mon frère*, de François Cérésa (Le Rocher) ; *Magnus*, de Sylvie Germain (Albin Michel) ; *L'Antilope blanche*, de Valentine Goby (Gallimard) ; *Le Destin de Iouri Voronine*, d'Henriette Jelinek (éd. de Fallois) ; *L'Attentat*, de Yasmina Khadra (Julliard) ; *Ligne 9*, de Guy Konopnicki (éd. Jean-Claude Gawsewitch) ; *Brusque chagrin*, de Philippe Meyer (éd. de Fallois) ; *Deux fois par semaine*, de Christine Orban (Albin Michel) ; *L'Enfant de Vinci*, de Gonzague Saint-Bris (Grasset).

■ **... DU PRIX DÉCEMBRE.** Le jury du prix Décembre a communiqué, lundi 3 octobre, sa première et unique liste en vue du prix décerné mercredi 26 octobre : *Festins secrets*, de Pierre Jourde (éd. L'Esprit des péninsules) ; *Falaises*, d'Olivier Adam (éd. de L'Olivier) ; *Les Jouets vivants*, de Jean-Yves Cendrey (éd. de L'Olivier) ; *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, de Charles Dantzig (Grasset) ; *Immersion*, d'Alain Fleischer (Gallimard) ; *L'Irréaliste*, de Pierre Mérot (Flammarion) ; *Trois jours chez ma mère*, de François Weyergans (Grasset).

■ **... ET DU PRIX WEPLER.** Le jury du prix Wepler-Fondation La Poste a communiqué la sélection de ce prix qui sera remis lundi 14 novembre : *Dans le décor*, de Jérôme Beaujour (POL) ; *Abraham remix*, de Frédéric Boyer (POL) ; *Les Jouets vivants*, de Jean-Yves Cendrey (éd. de L'Olivier) ; *L'Amour même dans la boîte aux lettres*, d'Hélène Cixous (Galilée) ; *La serveuse était nouvelle*, de Dominique Fabre (Fayard) ; *Méditations carnavalesques*, de Jean-Luc Giribone (éd. Verticales) ; *Les Errances Druon*, de Claude Louis-Combet (éd. José Corti) ; *Histoire de la grande maison*, de Charif Majdalani (Seuil) ; *Vertig*, de Richard Morgiève (Denoël) ; *Faune*, de Gaëlle Obiégly (éd. L'Arpenteur) ; *La Souterraine*, de Christophe Pradeau (Verdier) ; « *Musulman » roman*, de Zahia Rahmani (éd. Sabine Wespieser).

Le Salon d'Alger en quête d'image

A l'occasion de ce rendez-vous international qui s'est tenu du 21 au 30 septembre, des éditeurs arabophones et francophones se sont émus de la séparation entre les deux zones linguistiques

En stricte tenue islamique ou en jeans et jupes courtes, le public est venu nombreux au dixième Salon international du livre d'Alger, qui s'est tenu du 21 au 30 septembre au Palais des expositions. Les 700 stands, représentant 22 pays, se sont répartis entre une bonne moitié d'exposants proposant des livres religieux et le reste, divisé entre livres parascolaires et nouveautés de l'édition générale. Dans le pavillon principal, réservé aux livres en arabe, les vendeurs religieux sont majoritaires. Les titres, souvent importés du Liban et d'Egypte, sont en piles sur les tables ou sur le sol : éditions et commentaires du Coran, récits de pèlerinage, ouvrages de morale familiale. Libres de droits, imprimés en grande quantité, ces livres sont à très bas prix, de 200 à 400 dinars algériens (2 € à 4 €).

Autour de ces stands se presse un public de revendeurs qui achètent en nombre les livres qu'ils écouleront à la sortie des mosquées. Perdus au milieu de ce flot religieux, des maisons venues d'Egypte, comme Dar Al-Shorouq, ou de Syrie, comme Canaan, spécialisées dans la pensée et la littérature contemporaines, regrettent de ne pas bénéficier d'un espace spécifique.

Dans le pavillon voisin, plus petit, sont rassemblés des éditeurs francophones algériens, comme Chihab, Barzakh, Tell ou la revue *Naqd*, ainsi que les maisons françaises. « *Le premier jour, je me suis retrouvé noyé là-bas*, à "Kaboul", *j'ai aussitôt transporté mon stand dans le pavillon francophone* », explique Akli Amrouche, de Vies de villes, éditeur de publications spécialisées sur l'architecture. « *Cette partition s'explique par l'augmentation du nombre d'exposants, mais le manque de signalisation pour inciter le public à venir jusqu'à nous est nuisible sur le plan commercial* », déplore Omar Cheikh, libraire de Tizi Ouzou, responsable du stand du Bureau international de l'édition française (BIEF), où sont présentés les livres des éditeurs français.

« *La séparation n'est pas une bonne chose, mieux vaudrait une mixité pour que les publics arabophones et francophones se côtoient* », explique Fatiha Soal, présidente de l'Association des libraires d'Algérie (Aslia). Comme nombre de professionnels algériens, elle cherche à « *faire évoluer l'image du salon. Actuellement, pour beaucoup de visiteurs, c'est un marché où l'on trouve des livres à bas prix. Nous œuvrons pour transformer la foire en véritable salon où l'on rencontre des auteurs, où l'on débat, où l'on découvre les nouveautés et l'actualité de l'édition* ».

« UN PAYS DANS L'ATTENTE »

En 1951, le photographe hongrois Edouard Sved (1914-1996) se rend en Algérie. De ce séjour qui va le conduire d'Alger, où réside sa belle-famille, en Haute-Kabylie, il reviendra avec près de 600 clichés. A mi-chemin entre le reportage et l'ethnographie, le choix présenté dans *Alger 1951, un pays dans l'attente* permet de découvrir une Algérie inédite, hors des chromos coloniaux d'époque. Sur ce regard sobre, respectueux et juste se posent également ceux de l'historien Benjamin Stora, de l'essayiste et poète Malek Alloula et de la romancière Maïssa Bey (éd. Le Bec en l'air [4, place des Ormeaux, 04100 Manosque]/Barzakh, 112 p., 32 €). Signalons aussi : *Alger nooormal*, de Mohamed Ali Allalou, Aziz Smati, Mustapha Benfodil ; photos de Pierre Vallorini (éd. Françoise Truffaut, 150 p., 26 €).

Si les vendeurs de livres religieux n'organisent aucune animation, les éditeurs laïques ont, en revanche, organisé des débats, proposés dans le pavillon francophone. « *La clientèle arabophone acquiert plutôt des livres scientifiques, techniques ou universitaires* », explique Sofiane Hadjadj, directeur de la maison d'édition Barzakh. Celle francophone s'intéresse aux nouveautés en matière de romans et d'essais. Les débats, où la parole circule librement, témoignent d'une ouverture : la place des femmes dans la société algérienne, l'œuvre de saint Augustin, les différentes lectures de l'histoire nationale. La rencontre avec l'anthropologue Malek Chebel, intitulée « L'islam est-il compatible avec la raison ? », a fait salle comble.

Plusieurs débats prévus n'ont pu avoir lieu : suite à un décret présidentiel, le salon a été contraint de fermer 48 heures pendant le référendum « pour la réconciliation nationale » (*Le Monde* du 30 septembre).

La question du pouvoir d'achat reste un obstacle à la diffusion dans un pays où le salaire minimum est de 110 euros par mois. Les éditeurs français consentent des rabais d'environ 50 %. Plusieurs maisons algériennes, comme Casbah, bénéficient de cessions de droits auprès d'éditeurs français, pour proposer les titres à un prix local. Casbah diffuse ainsi une partie du catalogue des éditions françaises de La Découverte. Au salon, c'était là la seule possibilité d'accéder aux ouvrages de cet éditeur. Les stocks envoyés par la maison de François Gèze sont restés bloqués en douane. Pour François Gèze, il s'agit d'un acte de « *censure politique* », visant « *un éditeur qui a le tort de publier les auteurs qui dénoncent les violations des droits de l'homme* » en Algérie.

Catherine Bédarida

Gradignan fête les livres de poche

L'IDÉE d'un événement consacré aux livres de poche, beaucoup y pensaient, mais personne jusqu'alors n'avait osé la concrétiser. Alors que ce marché, en progression constante, représente un tiers des ventes (120 millions d'ouvrages sur les 320 millions vendus par an) et que deux tiers des livres achetés en littérature générale le sont dans ce format. Et puis la bonne nouvelle est arrivée de Gradignan (Gironde), où, pour la première fois, le poche a été à l'honneur durant trois jours, du 30 septembre au 2 octobre.

Et ce de belle manière, puisque le maire, Michel Labardin, avait choisit pour cadre le Théâtre des Quatre Saisons dans le parc de Mandavit. Lieu de détente, cet écrin vert de 60 hectares est aussi un pôle culturel, avec un théâtre donc, une école de musique et une médiathèque qui commence à sortir de terre. C'est d'ailleurs pour accompagner sa création que Michel Labardin a voulu un événement qui « *puisse rayonner et s'ancrer dans la commune* » de 23 000 habitants.

L'idée de « Lire en poche » revient à Jean-Luc Furette, professeur à l'IUT des métiers du livre à Bordeaux-III, directeur du développement de la Société bordelaise de diffusion. « *Mais,* précise M. Labardin, *nous voulions que les Gradignanais s'approprient cette manifestation.* » Ainsi, dès avril, de multiples opérations ont été menées dans la commune, telles que la distribution de 11 000 poches dans les boîtes aux lettres, le dépôt de 1 300 livres dans toutes les salles d'attente de la ville, ou la création d'un « Potager de poche » par les élèves du primaire....

Rien d'étonnant dès lors que les Gradignanais de tous âges se soient rendus nombreux (ils représentaient 50 à 60 % des 10 000 visiteurs recensés selon les organisateurs) au Théâtre des Quatre Saisons, repeint en partie en orange, couleur de la manifestation. Outre l'accueil ludique (un carnet poche a été remis à chaque visiteur), l'offre était riche pour qui voulait appréhender le « continent » poche. Dans deux espaces (« P'tit poche » pour les jeunes, « Grand poche » pour les adultes), douze libraires de la région, représentant les collections de 35 éditeurs de poche français et anglais (l'Angleterre était l'hôte de la manifestation) proposaient des signatures d'« *auteurs-militants* » (Pierre Charras, Madeleine Chapsal, Anne Wiazemsky...), selon l'expression de Jean-Luc Furette, qui n'a pas caché ses difficultés à mobiliser les écrivains. A l'inverse, les éditeurs immédiatement partants et invités à intervenir lors des rencontres-débats qui ont ponctué ces trois jours (Jérôme Lambert, de L'Ecole des loisirs, Michael Abbott de Random House...) se sont montrés ravis de voir le poche enfin célébré. « *Ce succès condamne les organisateurs à poursuivre* », a lancé Yvon Girard, directeur de « Folio », à la fin de son intervention. Les organisateurs l'ont compris et déjà fourmillent de projets pour la prochaine édition, où l'Allemagne sera l'invitée d'honneur.

Christine Rousseau

AGENDA

18e ÉDITION DU FESTIVAL DU LIVRE DE MOUANS-SARTOUX (06)

« Penser la Terre, décrocher la Lune », thème de la manifestation dont l'invité d'honneur, Michel Butor, fêtera ses cinquante ans d'écriture, aura comme présidents Taslima Nasreen et Sonallah Ibrahim. Trois cent cinquante invités y sont attendus, parmi lesquels : Amos Gitaï, Georges Lautner, Jean-Pierre Mocky, Guy Bedos, Jean-Marie Pelt, José Bové, Sylviane Agacinski, Malika Mokeddem, Alain Touraine et Ptiluc. (rens. : www.mouans-sartoux.net/festivaldulivre).

■ **LE 7 OCTOBRE. BRIZUELA. A Lyon**, la bibliothèque du 1er arrondissement accueille Leopoldo Brizuela et son traducteur, Bernard Tissier, qui s'entretiendront avec Maria Duran (à 19 h 30, 7, rue Sainte-Polycarpe, 69001 ; rens. : 04-78-27-45-55).

■ **LE 7 OCTOBRE. GOYTISOLO. A Paris**, à l'Institut Cervantes, soirée de clôture du cycle de conférences autour de Juan Goytisolo et de son œuvre, où l'écrivain sera entouré de José Maria Perez Alvarez, Javier Pastor, José Maria Ridao (à 19 heures, 7, rue Quentin-Bauchart, 75008 ; rens. : 01-40-70-92-92).

■ **LES 7, 8 ET 9 OCTOBRE. GRASS. A Aix-en-Provence**, le festival de littérature « Ecritures croisées » consacre trois jours à Günter Grass. Le prix Nobel de littérature 1999 donnera, le 7, une lecture d'extraits de *Dernières danses*, lors du vernissage de l'exposition « Günter Grass : dessins et sculptures ». Il participera le 8 à une table ronde « Ecrire contre le temps qui passe » avec Jorge Semprun, notamment, et débattra le 9 autour du *Tambour*. Rens. : 04 42 91 98 88.

■ **LES 8 ET 9 OCTOBRE. GUERNE. A Tourtrès (47)**, hommage au poète, écrivain et traducteur Armel Guerne, par l'Association Les Amis d'Armel Guerne, pour les vingt-cinq ans de sa disparition (rens. : www.moncelon.com/armelguerne25ans.htm).

■ **LE 9 OCTOBRE. SACHS. A Paris**, le Musée d'art et d'histoire du judaïsme propose un après-midi autour de Nelly Sachs, avec Maurice Nadeau, Claude Vigée, Jean-Yves Masson et Mireille Gansel (16 heures ; rens. : 01-53-01-86-48 ou www.mahj.org).

LE NET LITTÉRAIRE AVEC Le Monde.fr

Chaque semaine, « lemonde.fr » propose aux lecteurs du « Monde des livres » la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

Dans les roues littéraires

http://perso.wanadoo.fr/pacemaker/index.html

Inutile de posséder un vélo pour parcourir les pistes virtuelles de Pacemaker qui allient avec goût cyclisme et littérature. Un site qui tient son nom de l'« *ingrat métier* » d'entraîneur dont parle Georges Perec dans *La Vie mode d'emploi* : un pacemaker est un motard chargé de tirer dans son sillage un coureur cycliste de demi-fond appelé stayer.

RUBRIQUES-ÉTAPES

Happé par ce site personnel de qualité, l'internaute n'a aucun mal à s'identifier à un virtuose de cette discipline. Il franchit sans effort de palpitantes rubriques-étapes, avalant les kilomètres de textes qu'elles proposent. Dans le peloton de tête, il trouvera notamment les textes intégraux ou extraits d'Antoine Blondin, Louis Nucéra, Alfred Jarry, Alphonse Allais, Fernando Arrabal, Georges Perec, Paul Fournel, Jean-Bernard Pouy, Jean-Noël Blanc ou Patrice Delbourg.

D'autres échappées attendent l'internaute : bibliographie, chronologie littéraire des Tours de France, sélection de textes sur le dopage...

Nicolas Martin, en pisteur érudit, s'attelle depuis 2003 à « *privilégier non pas la littérature cycliste traditionnelle mais une tradition moins connue d'écriture sur le vélo, d'inspiration pataphysique et oulipienne* ». Ce Parisien est « *à l'affût de tout ce qui se publie* ». Il se réjouit que lui parviennent, au compte-gouttes encore, de nouveaux ouvrages et attend des internautes qu'ils lui « *rabattent des références* ».

Marlène Duretz

David Foster Wallace, « mateur » littéraire

Les éditions Au diable Vauvert publient deux recueils de textes de cet écrivain devenu une star outre-Atlantique. En attendant la traduction en français de son roman culte, le formidable « Infinite Jest »

BREFS ENTRETIENS AVEC DES HOMMES HIDEUX (Brief Interviews with Hideous Men)
de David Foster Wallace. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Julie et Jean-René Etienne, éd. Au diable Vauvert, 446 p., 27,50 €.

UN TRUC SOI-DISANT SUPER AUQUEL ON NE ME REPRENDRA PAS (A Supposedly Fun Thing I'll Never Do Again)
de David Foster Wallace. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Julie et Jean-René Etienne, éd. Au diable Vauvert, 560 p., 29 €.

Mille six pages exactement. Mille six pages d'essais, chroniques et nouvelles de David Foster Wallace nous arrivent en bloc, fleuron de cette rentrée littéraire étrangère. L'auteur devait les accompagner, mais, au dernier moment, ce bon sauvage – sa carrure évoque moins l'écrivain ou le penseur que le bûcheron du Grand Nord – s'est rétracté. *« Timidité »*, *« nervosité »*, explique son éditeur...

Aux Etats-Unis, pourtant, « DFW » est une star. Pour de mauvaises raisons sans doute (son physique à la Big Lebowsky, son côté insaisissable à la Salinger, ses sautes d'humeur légendaires). Mais aussi pour de très bonnes. *« Après Norman Mailer et Jay McInerney, il est le premier écrivain américain à piquer à ce point la curiosité des lecteurs »*, notait, en 1996, le *New York Times Magazine*, à la sortie de son roman *Infinite Jest*, que l'on pourrait traduire par « Plaisanterie à l'infini » ou « Bouffonnerie en abyme ». On pense au proverbe anglais, *« many a true word spoken in jest »* et, en effet, il y a beaucoup de vrai, de cru, de cruel même sous la farce de David Foster Wallace. Mêlant considérations tennistiques et philosophiques, critique du divertissement, développements sur la drogue et dénonciation humoristique de toutes les formes possibles d'addiction, Wallace peint la *« tristesse »* de sa génération. Une dérive qu'il qualifie de *« très américaine »* : des intoxiqués du travail (*« workoolic »*) aux accros de la dope ou aux piliers des bars de nuit, ses personnages sont tous shootés à quelque chose, n'importe quoi qui les aide à surmonter la *« solitude inhérente à la société moderne »*.

Quitte à publier mille pages (c'est la taille de ce roman devenu depuis un livre culte), les éditions Au diable Vauvert auraient pu faire traduire *Infinite Jest*. Mais la difficulté de la langue les a sans doute rebutées. A la place, elles ont choisi de nous faire découvrir Wallace à travers deux recueils de textes. Inégaux certes, mais qui montrent sans ambiguïté que l'on a affaire à un écrivain, un vrai, et souvent de gros calibre.

AGONIE DU DÉSIR

Prenez son recueil de nouvelles, *Brefs entretiens avec des hommes hideux* et commencez, par exemple, par le récit éponyme. C'est *« Johnny le Bandit manchot »* qui parle. Il parle de son bras. De son bras atrophié. *« Un bras qu'a changé son fusil d'épaule en tout début de partie, quand il était encore dans le ventre de ma maman. (...) Ça ressemble plus à une toute petite nageoire riquiqui, c'est petit, ça a l'air humide et plus foncé que le reste de mon corps. Ça a l'air mouillé même quand c'est sec. C'est pas joli joli. Normalement, je le garde dans la manche jusqu'à ce que ce soit le moment de sortir l'Atout. »* Car loin de nous apitoyer, Johnny le Bandit va nous raconter comment il use de cet appendice gluant pour effrayer, culpabiliser et finalement emballer les filles.

Selon le même procédé (des interviews imaginaires dont nous n'avons que les réponses), d'autres êtres tout aussi visqueux et crus (un préposé aux toilettes pour hommes dans une *« salle propice aux échos »*, un vicieux manipulateur qui n'aime rien tant que voir souffrir ses partenaires...) évoquent leurs rapports pathétiques avec les femmes. Celles-ci, du reste, n'ont souvent rien à leur envier, comme en témoigne la nouvelle « Adult World » où une jeune mariée s'abîme dans l'angoisse, persuadée qu'une *« anomalie de constitution lui fait dispenser, sur le plan sexuel, de la douleur au lieu du plaisir »*. Le plus intéressant est le processus d'enfoncement dans la folie que décrit Wallace. *« Ou bien effectivement quelque chose ne tournait pas rond, ou bien la crainte irrationnelle et infondée que quelque chose ne tourne pas rond était le signe que quelque chose ne tournait pas rond. »* Agonie du désir, spirale de la manipulation : les pages de Wallace sonnent si justes que les situations les plus banales réveillent sous sa plume des émotions inédites. Qu'il s'agisse d'un garçon paralysé par la peur en haut d'un plongeoir, d'un poète satisfait se prélassant au bord de sa piscine ou d'une femme déprimée cherchant le réconfort, ces créatures en perdition nous parlent et nous atteignent, peut-être simplement parce que leurs démons sont aussi les nôtres.

MARION ETTLINGER/CORBIS OUTLINE

David Foster Wallace

Moins convaincant, *Un truc soi-disant super auquel on ne me reprendra pas* (Wallace a décidément le don des titres) contient néanmoins quelques pages d'anthologie. Sur le tennis et la nécessité de *« prévoir* n *coups d'avance, avec* n *fonction du sinus hyperbolique du talent de l'adversaire et du cosinus hyperbolique du nombre de coups échangés jusque-là (grosso modo) »* ; sur la télévision, ce *« clapet à bille psychique »* qui permet à tous les inquiets d'échapper au jeu des apparences, *« cette partie de poker anxiogène entre toutes »* ; ou encore sur le travail de l'écrivain qui se nourrit de situations humaines et *« considère ses semblables un peu comme les automobilistes qui ralentissent à la hauteur d'un accident pour se voir dans la peau du témoin »*.

Le grand intérêt de ces essais et chroniques est que, au passage, Wallace s'y autodéfinit parfaitement. Il est cet écrivain *« mateur »*, tapi ici ou là, dont le regard avide, nonchalant nous met *« vaguement mal à l'aise »*. Essayiste, nouvelliste, humoriste, ce surdoué de 43 ans nous montre ici l'éventail complet de son talent. Et son aptitude étonnante à capter l'esprit délirant de son époque. Il était temps qu'il soit traduit.

Florence Noiville

Quand le docteur Kinsey manipulait l'Amérique

LE CERCLE DES INITIÉS (The Inner Circle)
de T. C. Boyle. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bernard Turle, Grasset, 504 p., 22,50 €.

Dans l'un de ses plus beaux romans (l'un de ses plus fous), *Riven Rock* (1), T. C. Boyle retraçait l'histoire authentique du millionnaire Stanley McCormick, interné au début du XXe siècle dans un asile quelques mois après son mariage pour *« schizophrénie sexuelle hypocondriaque »*. Ce cauchemar burlesque dénonçait les excès d'un puritanisme qui transforme les êtres humains en dangereux obsédés sexuels. *Le Cercle des initiés*, qu'il signe aujourd'hui, semble, de prime abord, dépeindre une hystérie inverse. Le héros en est le docteur Kinsey, qui combattit les blocages d'une société américaine effarée par l'homosexualité, la masturbation, le coït hors mariage, et qui, apôtre de l'orgasme quel qu'il soit pourvu qu'il s'obtienne entre adultes consentants (Kinsey nia toute sa vie qu'il existe des déviances sexuelles), publia ses fameux Rapports sur la sexualité des hommes, puis des femmes.

La vie et l'œuvre de Kinsey (dénommé Prok) sont ici relatées par l'un de ses assistants et disciples. L'un des thèmes récurrents de Boyle est la recherche obstinée d'un père. Le narrateur tombe sous le charme de ce gourou, avant de se rendre compte des dérapages de sa méthode « scientifique ». Nourrie de faits vérifiés, aussi bizarres fussent-ils, cette mordante biographie romanesque explore une Amérique des années 1940 plongée dans la croisade contre les hérésies et le maintien d'un ordre social. Les sermons des évangélistes et soutiens électoraux du président Bush Jr. lui donnent en plus une pertinence contemporaine. En fait, Boyle ne cesse de dépeindre les névroses d'une Amérique qui n'a jamais abandonné la morale puritaine et refuse de protéger la part naturelle, voire animale, de son identité (c'était l'un des enjeux d'*Un ami de la terre*, roman sur l'écologie).

Il met en scène des monomaniaques qui, mûs par d'excellentes intentions, basculent dans le délire. Ce fut le cas, par exemple, du Dr Kellog, ce fasciste nutritionnel inventeur des corn flakes et du beurre de cacahuète, qui fonda une clinique à la diététique radicale, transformant ses patients en primates à la libido brimée (*Aux bons soins du docteur Kellog*, Grasset, 1994). Ici, le Dr Kinsey, que l'on surnomma le « Freud américain », par ivresse libératrice et goût du pouvoir, se fait démiurge et manipulateur, violant la frontière entre sexologue et cobayes, contrôlant la vie privée de ses collaborateurs. Il commet une erreur historique en affirmant que le sexe n'a rien à voir avec les sentiments et les émotions. Il est combattu par Margaret Mead autant que par Billy Graham.

Le Cercle des initiés (qui est aussi l'histoire d'un homme qui se penche sur sa propre maladie) finit par élargir le champ de ses dénonciations, traitant entre autres de l'emprise d'un patron sur ses collaborateurs, des extrémismes des sectes, ou du voyeurisme. Toute ressemblance avec qui vous pensez n'est pas fortuite.

J.-L. D.

(1) Grasset, 1999.

★ Signalons la sortie en octobre, au Livre de poche, du roman de T.C. Boyle, *D'amour et d'eau fraîche*.

Brussell, voyageur et lecteur cosmopolite et aventureux

PARTI PRIS

À TOUS LES CURIEUX, les amateurs de découvertes littéraires qui ont un jour acheté un livre publié sous le label « Anatolia », le nom de Samuel Brussell n'est sûrement pas inconnu (1). Et ceux qui ont rencontré, ou seulement croisé, cet ancien adolescent exubérant devenu un adulte volontiers péremptoire attendent depuis un certain temps un texte non pas publié mais écrit par cet homme qui intrigue, intéresse, irrite. C'est enfin possible grâce à son premier *« récit littéraire »*, *Généalogie de l'ère nouvelle*.

Pour le lire avec bonheur, il faut savoir laisser de côté ses préférences et ses préjugés. Comme pour apprécier le récent *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, de Charles Dantzig (2), on doit accepter d'entendre des choses désagréables sur ce qu'on aime et admire, comme de voir célébrer des auteurs pour lesquels on n'éprouve qu'indifférence ou hostilité. Ce qui devrait être une évidence, la caractéristique même du *« Lecteur »* (pour évoquer le titre d'une revue créée naguère par Samuel Brussell), doit désormais être rappelé tant se propage l'idée qu'il faudrait « être d'accord » avec ce qu'on lit, même lorsqu'il s'agit de fiction.

Généalogie de l'ère nouvelle n'est pas une fiction, mais c'est le roman d'une existence romanesque, débutant un jour de 1956 à Haïfa, où naît un petit garçon qui ne connut pas son père et fut élevé par une nourrice, avant d'arriver en France, pendant l'hiver de 1960, avec sa mère. Enfant difficile, vite *« irrécupérable pour le marchandage du sentimentalisme »* – ce qui lui vaut un séjour dans un établissement *« d'éducation et de rééducation »* –, Samuel Brussell décide, à 15 ans, d'être *« padrone di mia vita »* : *« Je pris la route, choisissant ma destination au gré du hasard, mes étapes selon ma fantaisie. »*

On le suit avec passion dans ce voyage en forme de récit d'apprentissage et de découverte de l'Europe, dans toute sa diversité. En 1972, il est à Paris – *« la grande ville dont j'avais toujours rêvé – et que jamais je n'adopterais »*. Il a 16 ans et n'a peur de rien. Il appelle donc Raymond Queneau, qu'il lit et qu'il aime. Pendant quatre ans, ils se verront presque quotidiennement. Après la mort de Queneau, en 1976, le jeune Samuel, tout juste 20 ans, part pour la Belgique, qui, dit-il, *« me fit oublier mes origines improvisées »*. Mais Londres sera le grand lieu de son *« éducation intellectuelle »*. Il lit sans cesse, fait de multiples rencontres, dont celle d'Auberon Waugh (le fils d'Evelyn) qui l'invite à collaborer à la prestigieuse *Literary Review*. On appréciera particulièrement la visite de Samuel Brussell au vieux V.S. Pritchett, avec qui il parle de V.S. Naipaul – dont il est aujourd'hui un proche.

Quand il arrive à Londres, à la fin des années 1970, Samuel Brussell est ébloui par la presse anglaise, *« sa vitalité et sa variété »*, qui va de journaux de qualité, voire aristocratiques, aux tabloïds à scandales : *« Pourquoi une telle presse n'existait-elle pas en France ? Pourquoi l'individualisme était-il devenu un délit ? (...) La matière scandaleuse n'était qu'une veine de la prodigieuse fiction récréative, le scandaleux était un style. Le vrai mal, Ruskin l'avait vu, n'était point dans l'énormité de la calomnie, mais ailleurs : dans les titres aux caractères maigres et austères, qui dispensent, dans une forme précautionneuse, le "chatoyant mensonge chuchoté, l'aimable sophisme, le mensonge zélé du partisan". »*

Si l'on ne comprend pas cela, si l'on réprouve l'individualisme radical, si l'on est pour la tiédeur littéraire contre l'enthousiasme, l'emportement, la conviction, si l'on préfère le propos hypocritement feutré à l'affirmation du parti pris, de l'admiration, alors on aura du mal avec le voyageur cosmopolite, polyglotte, aventureux qu'est Samuel Brussell. Sinon, on en redemande. Car il parle beaucoup ici de ses rencontres, de sa déambulation, en Europe, à New York – pour voir Brodsky, dont la poésie fut pour lui une révélation –, de ce qui a formé son goût de lecteur. Mais on espère maintenant de cet homme se sentant *« de nulle part »* et pouvant aller partout, le récit d'une autre odyssée, celle de l'éditeur qu'il est depuis 1992.

Josyane Savigneau

GÉNÉALOGIE DE L'ÈRE NOUVELLE,
de Samuel Brussell.
Grasset, 296 p., 18,50 €.

(1) Voir l'entretien avec Samuel Brussell dans « Le Monde des livres » du 23 mai 2003.
(2) Grasset, « Le Monde des livres » du 16 septembre.

ILLUSTRATION : EMMANUEL PIERRE

Les vérités du Paradis

François Taillandier s'attelle à un roman familial et sociologique en forme de triptyque. Premier volet

OPTION PARADIS
La Grande Intrigue I
de François Taillandier.
Stock, 270 p., 18 €.

Mai 2001. Aux premiers mois d'un nouveau siècle. Dans une propriété cossue aux confins du Sancerrois et de l'Yonne, à Vernery-sur-Arre, Nicolas Rubien et Louise Herdouin abritent leurs amours adultères dans la maison de famille. Cousins germains, ils s'y sont croisés enfants et s'y retrouvent, confrontés à une histoire ancienne, riche et pesante comme certains plats réservés aux tables des jours de fête.

Comme un défi, ils s'y inscrivent à nouveau. En faux face aux mythologies familiales qui tissent les carcans les plus sourds. Nicolas se souvient que la visite à la grand-mère Maudon débutait sur la N6, dans la DS où son père, François – « *le fils d'un juif et d'une sans-Dieu !* » s'horrifiait sa farouche et si respectable belle-mère –, rompait déjà des lances contre les « *Purjus de la Souche* », comme il appelait les châtelains de Vernery. Il sait qu'il y a là une vérité secrète dont il ne peut, ni ne veut, faire l'économie. « *Il y avait quelque chose de caché ici, dans ces murs, dans ces pièces, dans le tintement de l'horloge, dans la voix de la grand-mère Gabrielle expliquant qu'elle avait rencontré Mme Unetelle sur le cimetière ; quelque chose de caché dans le gâteau dominical et les objets de piété, dans le son des mots Assomption, ou Toussaint, ou Carême. C'était un univers riche, peuplé de morts, de secrets, de vieilles paperasses et de mots couverts. De morts couverts. De moi couverts.* »

PACTE DES CONFESSIONNAUX

Arrachée au silence des tombeaux, la maison ne livre rien, scellée par le pacte des confessionnaux. Nicolas y songe du reste : « *Je trouve ça fascinant, ce meuble qui tient de la penderie, de la vespasienne et du Photomaton... Ce lieu de l'impossible accès à la vérité des grandes personnes. Je me battais les flancs, moi, pour trouver des péchés à confesser ; mais que pouvaient bien dire les grands ? C'était chargé, tout ça, bourré de secrets. C'est là qu'ils déversaient tout ce dont ils ne savaient que faire, les pensées affreuses, les passions, les tourments cachés.* » Version grande taille et verticale du tiroir dissimulé... dont le romancier seul sait crocheter la serrure.

C'est la tâche que s'est fixée François Taillandier en entreprenant un « roman familial et sociologique » dont *Option Paradis* est le premier volet. Un triptyque comme *La Divine Comédie*, mais Dante y paraît porteur d'une illusion eschatologique bien périmée, à en croire l'expérience du philosophe anonyme, mi-Socrate mi-gourou, qui prétend avoir dégagé « *l'acte unique de la société développée depuis le dernier demi-siècle* » : la proclamation du Paradis. « *Je l'appelle l'acte unique en ce sens qu'il contient ou sous-tend tous les autres actes, toutes les tendances, toutes les prétentions. Notre société – j'entends par là l'ensemble des pays dits "développés" – n'a strictement rien fait d'autre depuis cinquante ans que de proclamer l'avènement du Paradis.* » De façon implicite, bien sûr.

L'événement définit même une temporalité repensée qui bouleverse usages et référents. A suivre ce prophète qui se vit comme Charlemagne entouré de ses preux – matrice d'une nouvelle geste sans doute ? – cette proclamation « *appartient à ce qu*['il] *appelle l'intrigue de notre temps. L'intrigue, c'est ce qui se passe vraiment, sans qu'on le sache ou qu'on le voie. Par exemple, l'intrigue d'un individu, c'est ce que met au jour (ou prétend mettre au jour) la psychanalyse. On peut aussi se figurer l'intrigue comme une pathologie, un processus, interne et caché, produisant des symptômes isolés que le médecin s'efforce de relier entre eux. Il y a toujours une intrigue ; mais le mouvement naturel des communautés humaines – familles, nations, confessions, tribus – consiste à en voiler l'existence aux individus qui la composent.* »


DAVID BALICKI
François Taillandier

Ce « *dénudement* » annoncé, Nicolas et Louise l'incarnent, tout entiers à leur désir charnel. « *En exposer le déploiement à ces meubles, à ces murs, à ces photos, les posait détachés face à l'origine, à leur parenté, aux silences et aux rétentions de cet univers, les exprimant dans la seule langue qui convînt, la leur, celle qu'ils inventaient. C'était comme revenir sur le manuscrit d'un livre pour le corriger, refaire des paragraphes, introduire des épisodes manquants. Le temps réel n'offre guère habituellement de telles possibilités* ».

Tissant la trame d'une intrigue qui joue des décennies et des générations avec un redoutable art de l'ellipse, un sens impeccable du raccourci et la pointe acérée d'un aquafortiste virtuose, Taillandier s'affranchit du leurre de la vérité conventionnelle (« *La vérité consiste à dire aux gens ce qu'ils peuvent entendre à un moment donné, ce qui leur conviendra, les rassurera. C'est tout ce qu'on peut faire* ») pour en traquer une autre, essentielle : celle de la survie des morts. « *Une façon de voir essentielle, une de ces perspectives sans lesquelles on s'aveugle en croyant s'émanciper. – Les morts sont là. Il y a une survie, qui consiste en un effet de persistance et produit une énergie agissante. Comme à travers un songe, ils entendent nos voix.* » Il y a des morts mal enterrés, tel Staline dont la tombe au sortir du mausolée de la place Rouge est mieux gardée que celle du Christ, conjuration d'un possible retour. Ces morts qui ont encore à dire, Taillandier les écoute, les épie. Et fait des ruines des mirages récents la matière même de sa fresque, aussi forte que stimulante. A suivre.

Philippe-Jean Catinchi

La diagonale d'Eleni

Où un échiquier change le cours d'une vie

LA JOUEUSE D'ÉCHECS
de Bertina Henrichs.
Ed. Liana Levi, 158 p., 15 €.

Ce matin-là, en entrant dans la chambre 17 du Dionysos, Eleni ne se doutait pas que la vue d'un échiquier allait bouleverser sa vie. Femme de chambre dans ce petit hôtel de Naxos, elle avait acquis une sorte de sagesse instinctive. L'ordre du monde lui apparaissait jusqu'alors immuable ; rien ne lui appartenait en propre, ni les objets ni les êtres. Même Panis, son mari, « *appartenait autant à elle qu'aux hommes qu'il rencontrait au café, au trictrac et aux femmes qu'il désirait par-ci, par-là* ». C'était, pensait Eleni, « *la loi secrète des choses* ». Jusqu'à ce jour, donc, où elle aperçut un échiquier sur lequel étaient déployées des pièces noires et blanches.

Ecrit par une scénariste de cinéma, Bertina Henrichs, *La Joueuse d'échecs*, en dépit de son titre, n'est pas un roman sur les échecs. « *La partie hongroise* », « *la défense cordel moderne* », « *le système Rauser* », « *l'attaque Max-Lange* », « *le dragon accéléré* » ne sont ici qu'évoqués. L'essentiel est ailleurs, dans la tête de cette femme d'une quarantaine d'années à la vie trop bien réglée, dont le seul espace de liberté est cet hôtel, ces chambres à travers lesquelles elle imagine d'autres vies. Si à Naxos, « *les mots allaient et venaient avec les voyageurs et la mer dans un flux incessant* », il y avait quelque chose de proprement scandaleux à voir une femme – une femme de chambre ! – se prendre de passion pour le roi des jeux.

Secrètement, avec l'aide d'un vieux professeur, comme possédée par l'envie d'apprendre et, par là même de se libérer, Eleni va persister.

A mesure qu'elle progressera, elle s'isolera du reste des habitants de l'île pour devenir une sorte de proscrite. On pense à *Respiro*, ce joli film italien d'Emanuele Crialese (2003). En définitive, ce sont les échecs eux-mêmes qui permettront à Eleni de s'émanciper et d'exister par elle-même. Souvent émouvant, ce portrait de femme a le charme solitaire et ensoleillé des îles grecques. Un joli livre dont on se dit qu'il ferait un joli film.

F. N.

François Bott, éternel promeneur

Une flânerie, en Europe et en Amérique, enquête intime sur trois figures hors norme

FAUT-IL RENTRER DE MONTEVIDEO ?
de François Bott.
Le Cherche Midi, 160 p., 13 €.

François Bott a toujours aimé « *les fantômes* » que les écrivains « *entretiennent en secret* ». Il a aussi « *eu des faiblesses* » pour « *les poètes boxeurs ou les boxeurs poètes* », pour les champions cyclistes et pour tous ceux qui, venus de loin, ont écrit en français. On ne s'étonnera donc pas de voir, en héros de son dernier roman, *Faut-il rentrer de Montevideo ?*, Isidore Ducasse – Lautréamont –, un écrivain né à Montevideo, Rik Van Steenbergen, un ancien champion cycliste mort en 2003, dans la solitude et l'oubli. « *C'était un des héros de ma jeunesse*, écrit Bott dans un prologue, *comme le poète boxeur Arthur Cravan, qui disparut mystérieusement au Mexique, en 1918* ». Cravan est le troisième « fantôme » auquel Bott redonne vie ici.

Ressusciter des personnages, se promener sur tous les chemins de traverse de la littérature, est, pour François Bott, la passion de toute une vie. Il a écrit dans *Le Monde* pendant près de trente ans et a dirigé « Le Monde des livres » de 1983 à 1991. Il est né la même année que Françoise Sagan, en 1935, et partage avec elle une certaine idée de l'élégance d'esprit. Comme elle, il n'est pas fait pour cette société devenue frileuse. Il se décrit, dans son livre, comme « *fumeur et athée – les deux meilleures façons de se faire regarder de travers dans la France contemporaine* ». Il est d'un temps où l'on pouvait arriver à son bureau en bourrant sa « *pipe avec de l'Amsterdamer, le tabac hollandais dans ses paquets bleus – les paquets du rêve* », où le raffinement et la courtoisie n'avaient pas encore déserté toutes les rédactions. Une époque qui semble bien lointaine. Pourtant, il y a seulement dix ans que François Bott a délaissé le journalisme littéraire pour accorder tout son temps à ses propres écrits.

Dans *Faut-il rentrer de Montevideo ?*, il renoue avec l'art du portrait intime qu'il affectionne – son précédent livre, *Femmes extrêmes* (1), en est une magnifique illustration. Ce nouveau texte, au titre énigmatique, rassemble trois chapitres : « Isidore », « Arthur », « Rik », trois brefs romans sur des figures de la galaxie d'admiration de François Bott. « *Je n'ai (presque) rien inventé, j'ai (presque) tout imaginé* », écrit-il dans un épilogue. Pourquoi « *Isidore l'obscur jeune homme, Arthur le boxeur, Rik le flambeur* » dans un même récit ? Parce que, « *chacun à sa manière, ils ont cru à la poésie de l'existence, même si leurs époques respectives se sont efforcées de les en dissuader* ».

ENVIE DE LIRE, DE RELIRE

François Bott a toujours combattu la vision étroite que beaucoup de critiques français ont du roman. C'est pour lui le lieu de l'absolue liberté. Voyage métaphysique, satire sociale, fiction encyclopédique... tout peut devenir roman. Comme le sont ces trois vies réinventées, évoquées, suggérées plus qu'explorées. Avec la subjectivité de Bott, son goût pour une mélancolie douce, une délicieuse nostalgie.

Une nostalgie communicative, grâce à laquelle on part à la recherche d'Arthur Cravan – né Fabian Llyod en 1887, neveu d'Oscar Wilde –, de Mina Loy, qu'il rencontre à New York, qui l'aime et engagera des détectives pour tenter de le retrouver – en vain. Même si l'on ne regarde que de très loin les courses cyclistes, on partage avec Bott une tendresse pour « *le grand Rik* », qui a mal réussi à « *rentrer dans l'anonymat* » : « *C'est dur* (...) *de reprendre une existence ordinaire* (...) *lorsqu'on a fait partie d'une épopée.* »

Et surtout en accompagnant François Bott du côté de chez Lautréamont, qui va mourir, si jeune – 24 ans –, à Paris à la fin de 1870, on revit une existence de météore, du Rio de la Plata à l'Europe, on découvre un arrogant jeune homme, un magnifique « *barbare dans les tranquilles jardins de la langue française* », mort abandonné, enterré à la sauvette au cimetière du Nord (aujourd'hui Montmartre) et puis « *transféré dans une autre "division" du cimetière* ». On ne sait donc plus où est sa tombe. Heureusement, on sait désormais où sont ces *Chants de Maldoror*, qu'il eut tant de mal à faire publier, en 1869. François Bott donne envie de lire, de relire. Et de comprendre ces destins singuliers. Faut-il pour cela aller à Montevideo ? Peut-être. Mais on peut aussi se contenter de voyager dans ce délicat *Faut-il rentrer de Montevideo ?*

Jo. S.

(1) Le Cherche Midi, 2003.

Un superbe roman de train

LA GARE CENTRALE
de Thomas Compère-Morel.
Seuil, 108 p., 14 €.

La Gare centrale, roman de Thomas Compère-Morel, se lit comme on tient debout. Une tension, qui n'est pas l'intrigue, qui ne doit rien à l'énigme, met en alerte, s'accentue, prend sa vraie pente, se défait comme elle était venue, à la dernière ligne. Nul suspense, c'est un texte qui avance comme en gare ces locomotives célibataires – « haut le pied » – qui traversent sans raison connue de nous.

La lecture n'est point, contrairement à l'amour, une maladie de l'imagination. Elle oriente le corps. Compère-Morel, né en 1960, vient du récit (*La Grande Guerre du Musée*, Bernard Dumerchez, 2000). Cela est un roman. *La Gare centrale* constitue une idéale lecture de train (qualité majeure), une lecture de lit de malade, de coin du feu, d'attente, de patience, ou d'adolescence des pas perdus. Brièveté limpide, dégraissée, sans trace de « littérature écrite ». Le texte sonne étrange sans y toucher (Maupassant), indécidable comme un dernier Buñuel, allégorique sans motif (Kafka), léger mais... (Beckett lui sert d'exergue).

On songe à Dostoïevski comme on songe à Raphaël Pividal (*Une paix bien intéressante*). Cela moins pour établir un palmarès que pour rappeler à d'autres lectures, aux phrases oubliées qui remontent, ces copeaux de sens, des moutons sous le lit. Toute lecture lève des fantômes. Ceux de *La Gare centrale* sont de taille.

Titre parfaitement justifié : bien modestement, le texte de quatrième de couverture précise qu'il s'agit de « *la gare centrale d'une capitale imaginaire* ». Il n'est pas de capitale imaginaire : une capitale, c'est une capitale – où qu'on soit. D'Andorre à Washington, rien de plus réel, de plus symbolique, de moins imaginaire qu'une capitale. Un trouble gagne celle-ci : c'est l'affection fréquente des capitales.

Des voyageurs en partance, des corps qui rentrent chez eux, des fatigues de quai, attendent leurs trains qui ne passent plus. L'œil se brouille entre de minces effets de réel (« *Au coin de la rue, deux automobiles étaient encastrées l'une dans l'autre. Leurs propriétaires remplissaient un constat sur le zinc d'un café.* ») et une onomastique troublante : les personnages se nomment Malpighi, le mage Benveniste, Oppenheimer, Fortinbras, Straub, l'architecte Elvézir et Planiol, le préfet. Les femmes ? On dirait des noms venus d'ailleurs, lâchés à quai par d'autres romans : ils fixent et déréalisent à la fois. Ajoutons « *l'homme à la casquette* » et « *l'homme au parapluie* », ce sera tout pour les correspondances. En revanche, on ne compte qu'une pitrerie (« *Sans se retourner, il alla se cacher derrière une caravane. Un chien aboya.* ») et, par contrepoint, un très saisissant suicide.

A force que rien ne se passe – en particulier nul train –, une violence insidieuse se glisse ici, là, où ? lentement décryptée sans la moindre conclusion par on ne sait quel narrateur, quel démiurge, quel dieu, réduit en un long travelling à l'enregistrement d'une sorte de vidéosurveillance alanguie. Cela bien loin du vert paradis des amours enfantines, sous l'œil d'un certain Baptiste qui n'en pense pas moins – Baptiste au prénom de mime muet (le Deburau des *Enfants du paradis*). Comment les choses reprennent-elles leur cours ordinaire de choses ordinaires ? L'histoire ne le dit pas : comme dans la vie ordinaire, ce qui n'est pas le moindre charme d'un roman qui ne l'est jamais.

Francis Marmande

« Ce qui reste entre les vivants »

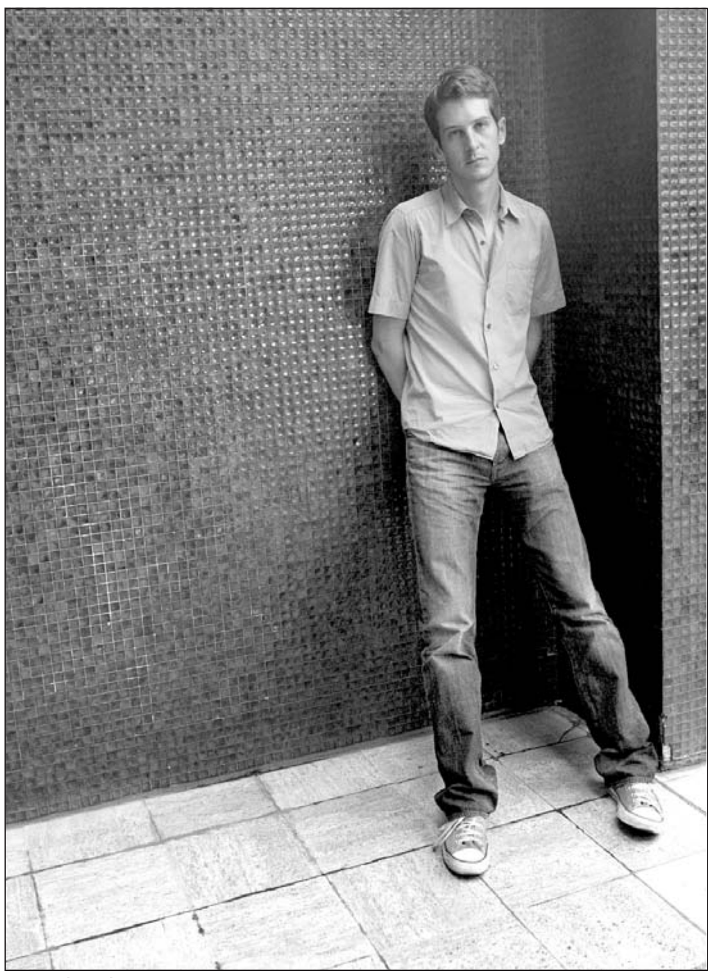
A travers les voix de trois enfants confrontés au suicide de leur mère, Arnaud Cathrine compose un roman de deuil et d'émancipation, sobre et émouvant

SWEET HOME
d'Arnaud Cathrine.
Phase 2/Gallimard,
218 p., 16,50 €.

Comme Olivier Adam, Christophe Honoré ou Guillaume Le Touze, pour n'en citer que quelques-uns, Arnaud Cathrine fait partie de cette génération d'écrivains talentueux qui, sans complexe, écrivent aussi bien pour la jeunesse – une littérature à part entière, selon eux – que pour les adultes. Au point d'avoir rendu ténue, pour ne pas dire floue, la frontière entre ces deux domaines littéraires.

Comme l'illustre parfaitement l'œuvre d'Arnaud Cathrine, qui, depuis *Les Yeux secs*, son premier roman publié chez Verticales (1998) – devenu aujourd'hui Phase 2 –, et *Mon démon s'appelle Martin* (2000) à L'Ecole des loisirs (son autre maison d'adoption), a fait sien le territoire de l'enfance et de l'adolescence qu'il explore à travers les blessures familiales (fraternelles ou filiales) : l'abandon, la perte, le deuil, la maladie, l'impossibilité d'aimer, la solitude, le silence, les non-dits des adultes... Avec toujours comme ligne de fuite, la nécessité de vivre, de grandir, de se construire pour s'extraire des décombres d'une enfance meurtrie ; de trouver sa propre voix, une parole salvatrice. Que l'on pense à Damien hanté par le suicide de son ami Martin, Rafael qui recompose la figure défunte paternelle dans *L'Invention du père* (Verticales, « Points Seuil » P807) ou encore à Will qui, dans *La Route de Midland* (Verticales, « Points Seuil » P1021), trimballe à l'arrière de son van le cercueil de son frère, aussi aimé que détesté.

A ce titre, Lily, Vincent et Martin, les trois narrateurs de *Sweet Home*, qui successivement prendront la parole à intervalle de dix ans, s'inscrivent parfaitement dans cette filiation d'infortune, tissée d'une écriture nette et fluide, acérée parfois, mais aussi vibrante d'émotions et nimbée d'une douce mélancolie. Comme celle qui enveloppe le lecteur dès les premières lignes de ce roman.


CLAUDE GASSIAN
Arnaud Cathrine

« La falaise s'effondre, lentement mais sûrement. (...) On dit que les maisons comme la nôtre sont condamnées. Un jour, il faudra l'abandonner. Comme en toutes choses, nous sommes voués à la perte. » Reste qu'en cet été 1983, c'est une tout autre érosion à laquelle Lily va assister dans la demeure normande qui accueille les siens, comme chaque année. *« Après s'être ébrouée avec bonheur, notre famille se traîne, comme une troupe de danseurs fatigués, incapables d'inventer de nouveaux gestes et contraints de singer l'âme d'un ballet dont il ne demeure que des figures lourdes et lasses. »* Dans ce ballet gagné par la torpeur de journées immuables mais aussi de silences, de non-dits, de querelles vite ravalées, s'agitent pathétique le père, rongé par des années de désamour, de douleurs, de tromperie ; son frère, Rémo, arrimé à la famille comme à son verre de whisky, passant ses nuits à dilapider sa fortune au casino ; Lily et Vincent son jumeau, dont elle tente de se détacher grâce à Nathan, son ami d'enfance, venu chercher dans ce havre faussement douillet l'affection d'une famille d'adoption ; et enfin Susan, la mère, qui s'enfonce chaque jour un peu plus dans la dépression, ne sortant de sa chambre que pour s'occuper de Martin, le petit dernier, ou pour rôder près de la falaise. Susan, qui n'offre plus à ses enfants que le *« regard vide »* de ceux qui ont déjà quitté la vie. Alors fatalement arrive le jour où elle va les abandonner, sauter le pas sans qu'aucun n'y prenne garde, en avalant quelques cachets.

« BRASSÉE DE NÉANT »

« Impossible pour nous d'admettre cette réalité que cette nuit agitée et éplorée recouvrait. Il faudrait des années pour cela, des années d'absence, la vie et l'envie sur le fil, des années pour seulement prendre acte. » Des années pour s'affranchir de la *« brassée de néant »* qu'entretiennent chaque été leur père et Rémo, devenus l'ombre d'eux-mêmes. Des années pour appréhender ce trou béant que cet infortuné trio colmate comme il peut dans des liaisons sans lendemain ; et aussi cette présence qui vit en eux ; des années encore pour se reconstruire et recomposer une famille ainsi que tentent de s'y employer maladroitement Vincent, devenu écrivain, puis Lily. Des années enfin pour dénouer les fils d'une vérité trop longtemps confisquée.

C'est du reste à Martin, petit garçon sensible, élevé dans *« la sauvagerie de la perte »*, que va revenir le dernier mot de ce roman de deuil et d'émancipation. Un livre bouleversant qui, loin de tout pathos, de tout sentimentalisme, définit avec justesse les contours de cet « après » fait de douleurs, de meurtrissures, de tâtonnements, d'égarements, mais aussi de cet irrésistible besoin de vivre et d'aimer. En un mot, *« ce qui reste entre les vivants »*.

Christine Rousseau

★ **Signalons aussi le texte d'Arnaud Cathrine accompagnant le travail photographique de Karine Lhémon dans *Objets-Chômages*, ouvrage vendu au profit de l'association Solidarités nouvelles face au chômage (éd. Le Bec en l'air, 18 €).**

ZOOM

■ **LA PLUIE NE CHANGE RIEN AU DÉSIR,**
de Véronique Olmi

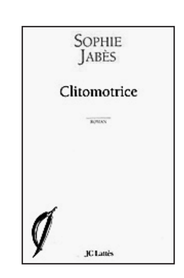
Il arrive en boitant au rendez-vous qu'elle lui a fixé, place Saint-Sulpice à la mi-journée, un jour menaçant de l'après-15 août. Ils renonceront à l'idée du déjeuner, marcheront vers le jardin du Luxembourg, remontant les rues comme des rivières, essuieront l'orage sur des chaises trempées, avant de gagner l'hôtel tout proche où ils feront l'amour. A deux reprises, renvoyés par un soleil blanc au huis clos de la chambre, au sortir d'un restaurant au diapason de leur langueur, puisque *« la fatigue y avait remplacé naturellement la politesse »*. Pour son quatrième roman, l'auteur dramatique Véronique Olmi joue l'option théâtrale. Avec un goût de la description qui tient lieu de dialogue. Topographie d'une quête intime, chorégraphie des corps déambulant, gestuelle des amants qui s'apprivoisent, le texte d'Olmi tente d'inventer une écriture du désir, sous prétexte de peindre une dignité recouvrée dans la dévotion charnelle. Il s'en approche, s'éloigne, parvient enfin à ses fins dans la gourmandise d'enfant satisfaite de rouleaux de réglisse qui dissout un monde déjà si pâle. Une volupté plus forte en fait que celle que développe l'intrigue. **Ph.-J. C.**

Grasset, 160 p., 14,50 €. Signalons aussi la parution en poche de *Bord de mer* suivi de *Numéro 6* (J'ai lu, n° 6955).

■ **MORDRE,** de Thierry Laurent.

Comme dans *Le Sein*, de Philip Roth (« Folio », Gallimard), la métamorphose progressive d'un jeune notaire en chien, dans *Mordre*, est l'occasion d'une critique sociale aiguë et d'une mise à jour terrible et désopilante des rapports entre les hommes et les femmes. Certes, Thierry Laurent, dont c'est le premier roman, n'a pas la maîtrise d'un Roth, mais il montre un talent certain pour le comique et possède déjà une férocité bien aiguisée. La société des apparences en prend pour son grade, tout comme les supposés statuts sociaux – *« Votre mari va s'installer provisoirement dans un corps de chien. Mais rassurez-vous, socialement, un notaire, ça reste un notaire »* – et les femmes : *« Mieux vaut épouser un monstre banal, mais riche, qu'un humain fauché. »* Quant au retournement final... chacun le trouvera, selon sa vision du monde, très cynique ou très moral. **Jo. S.**

Ed. Héloïse d'Ormesson, 256 p., 18 €.



■ **CLITOMOTRICE,** de Sophie Jabès

Sophie Jabès est fascinée par la métamorphose. Avec son premier roman, *Alice la saucisse* (éd. Verticales, 2003), elle avait montré son talent pour aller au bout de l'étrangeté. Après un deuxième livre, sur un autre sujet, *Caroline assassine* (éd. J.-C. Lattès, 2004), elle revient à son travail sur le corps et ses transformations. Dès sa naissance, Clémentine a un petit bout de chair entre les cuisses, qui pend bizarrement, autrement dit un clitoris très développé, qui ne fera que croître et embellir. Sophie Jabès, dans son style toujours alerte, et avec un sens certain du comique, suit le curieux destin de Clémentine et de ce clitoris. Comment réagissent les parents, qui sont responsables de cette anomalie ? Est-il possible de se faire opérer ? Peut-on soigner la chose avec des infusions ? Doit-on se résoudre à en faire commerce, à demander qu'on paie pour regarder, voire toucher, et ainsi s'offrir un voyage au long cours ? En un mot – qui rejoint la question existentielle de tout un chacun – faut-il vivre avec ou s'en débarrasser ? **Jo. S.**

Ed. J.-C. Lattès, 162 p., 13 €.

Pour en finir avec Descartes

La contre-méthode de Lydie Salvayre : divaguer, remplacer la rigueur par le culte des plaisirs

LA MÉTHODE MILA
de Lydie Salvayre.
Seuil, « Fiction et Cie »,
226 p., 18 €.

Dans un texte écrit il y a peu pour France-Culture à destination des Rencontres de la Chartreuse du Festival d'Avignon, où elle le lut accompagnée de deux guitaristes, Lydie Salvayre égrène un certain nombre de refus : *« Je suis contre les bras vengeurs, contre les lamentos, contre les divertissements qui nous couvrent de honte... »* (1). On pouvait soupçonner que, dans cette litanie, le *« contre la pensée rase, la raison qui dessèche, les logiques qui tuent »* était une flèche décochée à René Descartes. Lydie Salvayre consacre aujourd'hui tout un roman à dénoncer la *« névrose obsessionnelle carabinée »* qui poussa le philosophe à rédiger son *Discours de la méthode*. L'apostrophe, salubre, est le plat de résistance d'un festin satirique, poivré d'ironie.

Les dégustateurs de la prose impertinente et diablesse de Lydie Salvayre se souviennent sans doute qu'elle avait jadis convoqué Blaise Pascal au chevet des névroses familiales : *La Puissance des mouches* honorait la manière dont, *« loin des dogmes et des troupeaux »*, l'auteur des *Pensées* cherchait le cristal *« qu'aucun mal ne pourrait corrompre »*. Le narrateur, insurgé social accusé de crime, parsemait son récit de suffisamment d'acide et de plaisanteries pour que la romancière réussisse à parler de sa mère sans tomber dans les pièges d'une littérature brodée de lieux communs.

C'est un même désir de dénoncer le scandale de la déchéance physique et mentale de celle qui lui donna la vie, sans avoir recours aux récits plus ou moins exécrables de l'agonie d'un vieillard vécue par son fils ou sa fille mi-dégoûté(e) mi-éploré(e), qui la pousse à inventer l'un de ces dispositifs rhétoriques où elle excelle : *La Méthode Mila* est une lettre adressée au philosophe du *cogito*, de la raison et du contrôle de soi. Celle de Salvayre est de jouer avec les mots, autant pour les cajoler que pour les subvertir : *« J'aspire au calme. Maman le broie. Je voudrais être fort. Maman me brise. »*

Le tempêteur est cartésien, goûtant comme son modèle les vertus du doute et le partage du bon sens, jusqu'à ce qu'il recueille sa mère grabataire et que, tout en se culpabilisant de l'aimer mal, il se plaigne de son despotisme, de l'énergie qu'elle met à geindre et pleurer et le vouer à exécuter des tâches triviales. Pour lutter contre l'esclavage imposé par l'impotente, l'ardent descartomane tente d'appliquer les recettes du résident d'Egmond : *« De la méthode, voyons. Cogitons. Cogitons. »*

C'est une catastrophe. Opiniâtre, surmotivé, passant *« du coq à l'otarie »*, il finit par injurier Descartes et son *« discours à la con »*. Acte d'accusation : *« Vous n'aidez pas à nous saisir de l'impromptu, du différent, du saugrenu. Vous invitez aux logiques immobiles, aux raides hiérarchies, aux arides classements. »* Le philosophe au *« visage fade »*, *« front plat »*, *« nez vulgaire »*, a désormais tout faux : il a mathématisé l'univers, ignoré le goût de l'homme pour la mélancolie, les lubies, *« ses guimauves et ses petits grabuges intérieurs »*, détecté l'âme dans la cervelle ! Il est impératif de le réfuter point par point. De lui signifier que la pensée a autant besoin de désordre, de débandade et de *« tête à l'envers »* que de discipline. De lui démontrer l'importance du cœur, de la poésie, du fugitif et du rêve. De ne plus croire au bénéfice du doute, ce *« frère du remords »* et *« fils chéri de la mauvaise conscience »*. De lui conseiller d'épouser Monica Bellucci !

PHRASEUR EN ROGNE

Le narrateur conserve des stigmates de celui qu'il vénéra. C'est un phraseur en rogne dont le talent de Lydie Salvayre rend le retournement de veste tonique. Lydie Salvayre a une complice : Mme Mila, cette voyante à tête *« encarafée dans un turban »* qui soigne tous les détraqués du canton et qui va inspirer au descartomane dissident une contre-méthode : faire parler ses chimères, divaguer, remplacer la rigueur par le culte des plaisirs, l'intolérance par l'art de générer des différences, le préjugé par le mélange des sangs, chrétien, juif et arabe.

Car si le narrateur se découvre un rhésus espagnol (comme Lydie S., fille de républicains exilés), le roman se situe dans le décor d'un pays dont le deuxième tour de la dernière élection présidentielle se déroula sans bulletin rose, ni rouge, ni vert. Mila, la cartomancienne grotesque, la sublime extralucide, l'affabulatrice multicolore, est à peine tolérée en terres où triomphent le matérialisme mesquin et *« la molle abjection des opinions moyennes »*. Cette farce se déroule dans une nation moisie qui rejette les romanichels, traite un célibataire vivant avec sa maman et féru de philo de pédé, se drogue au foot et au Téléthon, brime les parasites (émigrés, sans travail), se gargarise de blagues grasses sur la baise et la racaille...

Pour changer ce monde crispé, l'adapter aux désirs des hommes ayant des cals aux mains, Lydie Salvayre prône donc sa méthode (dite « Mila »), plutôt que celle de *« ce con de Descartes »*. Elle stipule entre autres de déchaîner les corps dans l'amour et de développer en soi *« ce presque-rien qui désigne à la fois cet excès perpétuel et cette faille, par où s'engouffre l'ombre, cette part sans mesure de l'être, son noyau noir, son code archi-secret, indéchiffrable »*. Il s'agit de croire dur comme fer aux qualités du brouillard.

Jean-Luc Douin

(1) *Contre*, éd. Verticales avec CD.

Témoigner de l'horreur

Antoine Prost entreprend d'expliquer la Grande Guerre aux plus jeunes, tandis qu'Omnibus rassemble des textes de contemporains du conflit

LA GRANDE GUERRE EXPLIQUÉE À MON PETIT-FILS
d'Antoine Prost.
Seuil, 96 p., 8 €.

14-18. GRANDS REPORTAGES
Textes réunis et présentés par Alain Quella-Villéger et Timour Muhidine.
Omnibus, 864 p., 24 €.

Trois ans après la fin de la Grande Guerre, dans un journal d'anciens combattants marqué à droite, le sergent Tapin appelait les *« éducateurs de la jeunesse »* à *« insister sur l'horreur d'un soir de bataille »*, à décrire *« la vie horrible du poilu dans la tranchée »*, à dépeindre *« la vie du blessé à l'hôpital »*. *« Oui*, concluait-il, *enseignez-la, cette haine de la guerre, car elle ne condamne nullement les nobles idées de patrie »* et de défense du territoire. C'est Antoine Prost qui cite cet article dans son étude fondatrice sur les anciens combattants (Presses de la FNSP, 1977) pour montrer l'importance que ceux-ci attribuaient à la transmission de leur expérience et de ses leçons. Depuis la guerre, témoins et historiens n'ont cessé de s'interroger – et de débattre – sur la manière d'évoquer un tel conflit.

A l'heure où 14-18 semble de plus en plus présent dans l'espace public, où la première guerre mondiale stimule et questionne artistes, romanciers ou cinéastes – après le succès d'*Un long dimanche de fiançailles*, de Jean-Pierre Jeunet (2004), c'est le film de Christian Carion sur les fraternisations de Noël 1914 (*Joyeux Noël*) qui représente la France dans la course aux Oscars 2006 –, Antoine Prost entend cette fois expliquer la Grande Guerre à son petit-fils et par là aux enfants du primaire.

Parents et enseignants savent bien que la tâche est rude : comment faire comprendre des processus complexes dont l'énoncé nécessite l'usage de termes difficiles ? Comment dire les horreurs sans effrayer ni aseptiser outre mesure ? Prost, également spécialiste de l'histoire de l'éducation, a su trouver un ton juste et simple.

Le livre se présente sous la forme d'un dialogue entre le petit-fils et son grand-père, qui déroule l'histoire du conflit de la mobilisation à la paix, évoquant les combats et les tranchées, comme les enjeux stratégiques et les économies de guerre. L'historien raconte, décrit, parfois à l'aide d'exemples familiaux, et sait ponctuer ses réponses d'images éloquentes. A Verdun, 250 000 hommes environ sont tombés dans chaque camp : *« C'est la population d'une agglomération comme celle d'Orléans ou de Tours aujourd'hui ! »* Les acquis de la recherche apparaissent clairement : à propos du travail des femmes ou de l'idée de revanche, qui n'a pas guidé les comportements.

DU FRONT À L'ARRIÈRE

Le petit-fils d'Antoine Prost serait peut-être surpris à la lecture des textes compilés sous le titre de *14-18 Grands reportages* car ici la guerre n'est montrée, pour l'essentiel, qu'à travers des récits publiés pendant le conflit ou peu après, et donc très empreints des discours patriotiques dominants.

C'est en effet le pari audacieux et original d'Alain Quella-Villéger et Timour Muhidine que d'offrir au lecteur ce que les contemporains pouvaient lire ordinairement dans les journaux et revues ou dans les ouvrages alors édités. L'intérêt du volume réside largement dans la diversité des points de vue qui s'y expriment. Cette variété ne tient pas aux orientations des auteurs, souvent conformistes – l'adversaire, qu'il soit allemand ou anglais, est facilement fourbe ou lâche – mais au choix même des écrivains et publicistes retenus et à la multiplicité des lieux décrits. Le Russe Alexis Tolstoï voisine avec Colette, Albert Londres ou H. G. Wells, tandis que les Empires centraux sont représentés par Joseph Roth ou Otto Flake. Surtout, des témoignages turcs, peu accessibles, ont été rassemblés et traduits telles ces interviews, certes très construites, avec des soldats des Dardanelles. Ainsi, le livre mène du front à l'arrière en passant par bien des zones intermédiaires, de Bruxelles occupée par les Allemands au paysage de la Somme de fin de bataille – *« hideux à glacer l'âme »*, écrit Loti – sans négliger les Etats-Unis dès leur entrée en guerre ou le front italien.

A l'évidence, beaucoup de ces textes, enchâssés dans les contraintes de l'écriture en temps de guerre, auraient mérité d'abondants commentaires, mais les éditeurs ont préféré les présenter au moyen d'un dictionnaire des auteurs ajouté en fin de volume. Sans doute une contextualisation plus détaillée permettrait-elle de mieux évaluer les descriptions des troupes britanniques par Conan Doyle (des soldats téméraires et détachés, des malades mentaux *« transformés en hommes sous l'influence ambiante »*...) ou le portrait de ce combattant russe par Alexis Tolstoï, qui, blessé, a *« honte d'être couché »*. L'ouvrage conduit ainsi le lecteur d'aujourd'hui à s'immerger dans les lectures d'hier, sans en donner toutes les clés, invitation exigeante donc, mais aussi passionnante.

Nicolas Offenstadt

★ Signalons la reprise en poche de *La Première Guerre mondiale*, de John Keegan (Perrin, « Tempus », 558 p., 10,50 €).


ND/ROGER-VIOLLET
Soldats dans les tranchées

« LA SAINTE FACE » D'ÉLIE FAURE

L'homme écrit sur sa couchette, une planche sur les genoux, chargée de l'encrier, du papier et d'une bougie à l'équilibre précaire. *« Plus je suis mal, plus cette volupté* [de travailler] *s'accroît. »* Médecin et historien de l'art, Elie Faure (1873-1937) a connu le feu dès 1914, en a été éloigné le temps d'une convalescence dans le Midi, puis, à sa demande, a été remobilisé. C'est en Champagne au printemps 1916 qu'il entreprend *La Sainte Face*, *« livre cruel »* dédié à ceux *« qui ont vécu sous le fer, respiré le feu, marché dans le sang, dormi dans l'eau »*. *« Pour qu'ils le brûlent »*. Témoin et visionnaire animé par une fièvre qui rend sensible *« l'ébranlement physique de la bataille »*, Faure offre là une réflexion sur la guerre, mais plus encore la culture et la civilisation dont les lettres qui l'accompagnent donnent une autre perspective, instantanée (*La Sainte Farce*, suivi de *Lettres de la première guerre mondiale*, édition préfacée par Carine Trevisan, éd. Bartillat, 434 p., 22 €).

La dent dure de Viel Castel

Un brillant témoignage, parfois outrancier, sur la France du Second Empire

MÉMOIRES SUR LE RÈGNE DE NAPOLÉON III
de Horace de Viel Castel.
Texte présenté et annoté par Eric Anceau,
éd. Robert Laffont,
« Bouquins », 1 120 p., 30 €.

Le 29 janvier 1851, au sortir d'un dîner chez la princesse Mathilde, Horace de Viel Castel décide de noter désormais les faits marquants de sa journée. Il a 49 ans, et il s'y appliquera jusqu'à sa mort en 1864, achevant ses Mémoires par une mise en garde aux résonances prophétiques sur les dangers que court une France qui *« a été jouée par Monsieur de Bismarck »*.

Nombreux sont les mémorialistes, rares ceux qui, comme Viel Castel, n'en ont pas prévu la publication. Il écrit pour ses enfants. En scène, les grands et petits hommes du Second Empire qui ne se gênaient pas pour évoquer devant lui des faits qu'ils auraient cachés à d'autres ayant plus d'importance, politiquement, que ce secrétaire général du Louvre, bras droit du surintendant des Beaux-Arts. Ces bavards oublient ou ignorent qu'enfant Horace jouait à la Malmaison avec Louis Napoléon, qu'il fréquentait la Cour au plus près et que, s'il ne calomniait jamais, la médisance ne lui faisait pas peur.

SCANDALES ET TURPITUDES

Car il a la dent dure. La nation, une *« vaniteuse putain qui roule d'amours en amours, désireuse de se farder pour le dernier venu »*, les bourgeois, *« des omelettes soufflées de vanité et d'ignorance* (...), *des pets qui font un bruit désagréable et sentent mauvais »*, et quand *« la vieille aristocratie achève de mourir dans les bordels, la nouvelle suit son exemple »*. Pour ne rien dire des politiques, artistes et écrivains. Courbet est *« chef d'école de l'ignoble »*, Mérimée, son ami de longue date, *« une ambitieuse taupe »*, Hugo est *« le plus misérable des drôles, l'orgueil de Satan et le cœur d'un chiffonnier »* auquel il ne pardonne pas d'avoir inventé le *« merde »* que Cambronne n'était trop poli pour avoir prononcé. C'est le côté colérique et aigri du personnage qui se voyait un destin plus grand. Le camarade d'enfance devenu empereur est à peu près le seul qui échappe à ses jugements, ce qui ne le retient pas de lui reprocher d'aller au Théâtre de la Porte-Saint-Martin applaudir une pièce populaire ou, plus grave, d'abandonner Pie IX, prisonnier dans Rome gardé par les troupes de Garibaldi.

Poèmes, romans, livres d'histoire sur Marie-Antoinette et les massacres de septembre 1792, l'écrivain Viel Castel, surnommé Fiel Castel par ceux qu'il fustige, survit par ses Mémoires qui en font le Saint-Simon du Second Empire. Comme son prédécesseur qui voit Louis XIV mal entouré, déverse sa haine sur les courtisans et dresse un violent réquisitoire contre son siècle, Viel Castel n'a pas de mots assez cruels pour peindre en noir son époque, dénoncer les scandales financiers, les turpitudes sexuelles de l'entourage de l'empereur, qu'il voit au-dessus des hommes politiques comme *« un diamant tombé sur un étron »*.

Son œuvre est partisane, la critique parfois outrancière, mais d'une bien belle écriture, elle reste un brillant témoignage sur la naissance d'un nouveau monde aux grands bouleversements politiques, industriels, culturels.

Pierre-Robert Leclercq

Sociologie de la cruauté

Michel Wieviorka explore l'éventail des comportements violents

LA VIOLENCE,
de Michel Wieviorka.
Hachette Littératures,
« Pluriel », 336 p., 8,60 €.

Auteur de plusieurs enquêtes consacrées, entre autres, au terrorisme, à l'insécurité urbaine, au racisme et, plus récemment, à la haine antisémite (*La Tentation antisémite*, éd. Robert Laffont, 460 p., 22 €), le sociologue Michel Wieviorka a appris à mobiliser et à interroger les multiples procédures théoriques élaborées par les sciences sociales pour appréhender l'éventail des comportements violents.

Dans cet essai aussi dense que pédagogique, il ne se contente pas de passer en revue ces procédures ni d'en proposer une utile synthèse. Certes, il prend soin de baliser, références à l'appui, *« l'espace classique de la pensée moderne »* sur la question, depuis les modèles « fonctionnalistes » jusqu'aux approches « culturalistes », en passant par les perspectives « utilitaristes ». Mais il expose également les diverses mutations qui rendent désormais la plupart des concepts traditionnels, sinon caducs, du moins largement insatisfaisants, tant sur la scène des conflits géopolitiques que sur celle des face-à-face entre individus.

EXCÈS ET DÉMESURE

Fin de la guerre froide et dépérissement des souverainetés étatiques, mondialisation marchande et déclin du mouvement ouvrier, poussée des identités *« ethniques »* ou encore montée en puissance de la rhétorique *« victimaire »* : tous ces changements révèlent *« les limites de la sociologie classique »*, et appellent du même coup *« l'élaboration d'un nouveau paradigme »*, propre à penser les configurations originales d'une violence à la fois disséminée et globalisée. Prenant acte du tournant opéré, en ces domaines, par d'autres disciplines (au premier rang desquelles l'histoire et l'anthropologie), Wieviorka souligne que la sienne propre n'est pas la mieux placée, au premier abord, pour explorer la violence, dès lors que ce sont ses formes les plus extrêmes et ses manifestations les plus cruelles *« qui constituent le cœur du phénomène, et que c'est en allant dans ses modalités les plus étonnantes, les moins compréhensibles, qu'on en aborde en réalité l'essentiel, sinon l'essence »*.

Aussi l'auteur finit-il par énoncer l'exigence d'une approche sociologique qui n'envisagerait plus la violence comme un dysfonctionnement du système collectif ou comme une modalité d'action parmi d'autres, mais qui ferait droit à ce qu'elle comporte d'excès, de démesure, sans la réduire pour autant à un pur déchaînement de folie. Au cœur de la démarche, ici, il y aurait *« un principe qui opère en amont du social »* : la notion de « sujet ». Et donc l'affirmation que la violence représente toujours, en dernière instance, *« l'échec, l'impuissance ou la perversion du sujet »*. C'est-à-dire son incapacité à décider de ses choix, à produire sa propre existence, en un mot à se constituer comme individu à part entière.

Jean Birnbaum

★ Signalons également la réédition en poche de *La Différence. Identités culturelles : enjeux, débats et politiques* (L'Aube, « Poche essai », 208 p., 9 €).

ZOOM



■ **LE GRAND SIÈCLE RUSSE,** de Wladimir Berelowitch

A l'heure où Orsay accueille une exposition consacrée à « L'art russe au XIXe siècle », Wladimir Berelowitch revisite, en une courte synthèse, l'histoire du plus vaste Etat du monde, de l'avènement d'Alexandre Ier (1801) à l'abdication de Nicolas II (1917). Brusquement entrée de plain-pied dans le cercle des grandes puissances avec la victoire du tsar sur Napoléon, cette autocratie sévère, qui finit moins victime de la Grande Guerre, fatale aux vieux empires, que d'un fantasme nationaliste (valorisation de l'idée ethnique et russification agressive des périphéries) qui relève de l'idéologie plus que la rationalité politique, fut aussi un siècle capital dans l'histoire de la création, de la littérature (de Pouchkine à Tchekhov et Tolstoï) à la musique (de Glinka à Stravinski), comme dans celle du mouvement des idées, la controverse qui divise dès 1830 l'intelligentsia entre slavophiles et occidentalistes déterminant l'évolution d'un monde soumis à la rude tutelle du politique, pays figé sous Nicolas Ier, réformé, au risque de la déstabilisation, par Alexandre II, transformé par des mutations foudroyantes quand la réticence d'Alexandre III à poursuivre la libéralisation accentue et radicalise les oppositions. La lecture très politique de Berelowitch ne néglige pas l'émergence d'une identité culturelle dont le cahier « témoignages et documents » permet de percevoir la dimension fondamentale. **Ph.-J. C.**
Gallimard, « Découvertes », 160 p., 13,90 €.

■ **SI JE REVIENS COMME JE L'ESPÈRE. Lettres du front et de l'arrière 1914-1918**

Acquéreurs de la maison de Vézelay qu'habita dès 1894 la modeste famille Papillon, Madeleine et Antoine Bosshard découvrirent un demi-siècle de correspondance privée, dont les échanges bouleversants d'une fratrie, aussi unie que contrastée, de Marcel, l'aîné, à Louis, le benjamin, plongée dans les affres de la Grande Guerre. Cinq frères et une sœur, Marthe, dont les voix singulières – tous n'ont pas également assimilé les leçons du primaire – disent les souffrances ordinaires, les nostalgies tenaces et le rêve de sortie de l'enfer que d'autres ont partagé sans toujours pouvoir les adresser. Une aubaine pour l'historien. **Ph.-J. C.**
Présentées et annotées par Rémy Cazals et Nicolas Offenstadt, Perrin, « Tempus », 416 p., 9,50 €.

Les super-espions sont fatigués

Dans « Légendes » comme dans tous ses romans, Robert Littell s'efforce de capturer les dimensions poétiques du monde des services secrets et fait de l'espion une figure emblématique de la condition humaine

LÉGENDES
(Legends, A Novel of Dissimulation)
de Robert Littell.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nathalie Zimmermann, Flammarion, 468 p., 21 €.

La CIA se porte mal. C'était le sujet de l'avant-dernier roman de Robert Littell, *La Compagnie* (Buchet-Chastel, 2003), monumentale saga sur l'histoire des services secrets américains de 1945 à la chute du Mur, et chronique annoncée des déboires d'une organisation qui aura baissé la garde trop tôt, dans les années 1990, pour se réveiller brutalement un 11 septembre. Le déclin de la CIA était le sujet d'un éditorial du *New York Times* du 22 août. Il reprenait une image de *Légendes*, le nouveau roman de Robert Littell : au quartier général de la CIA, à Langley, des techniciens émérites regardent des images satellite toute la journée, prennent des notes, comparent des données. Puis l'écrivain américain pose une question accablante : depuis quand une photo peut-elle nous renseigner sur les intentions de l'adversaire ?


XAVIER THOMAS

Robert Littell

Journaliste à *Newsweek* dans les années 1960 où il est spécialiste des pays de l'Est, Robert Littell devrait lutter dans la même catégorie que Tom Clancy, un autre spécialiste du roman d'espionnage qui vous prédit l'avenir et le destin du monde en allant chercher ses informations au seul Pentagone. Seulement, Robert Littell n'a pas choisi la facilité. *Légendes* s'attache davantage à démystifier le monde de l'espionnage qu'à créer des super-espions portant la bannière de la CIA. Dans le jargon des services secrets américains, une « légende » désigne un agent secret à tiroirs, un homme dont l'identité a été façonnée de toutes pièces. Endosser une légende, c'est avoir plusieurs comportements, plusieurs façons de voir le monde, plusieurs façons de donner et de prendre du plaisir.

Martin Odum est l'une d'elles, un ancien agent de la CIA, aujourd'hui détective privé à New York et qui, dans une vie antérieure, aurait bien pu s'appeler Dante Pippen, un expert en explosifs de l'IRA, appelé comme conseiller dans un camp d'entraînement du Hezbollah. Martin Odum continue d'exercer son métier à travers des tâches ordinaires – pister un crématorium tenu par des Tchétchènes soupçonnés d'arracher les dents en or de leurs clients – ou plus extraordinaires, comme retrouver la trace du mystérieux Samat Ougor-Jilov, neveu d'un oligarque dont l'empire criminel s'étend en Russie, en République tchèque, en Israël et aux Etats-Unis. Ce travail ne le distrait pas de l'essentiel, en l'occurrence les séances avec son psychiatre, chargé de l'aider à résoudre cette question fondamentale : qui est Martin Odum ?

Bien avant Robert Littell, John Le Carré avait su conférer à l'espion cette dimension métaphysique qui en faisait, selon lui, l'inconscient des démocraties occidentales. Mais Robert Littell a quelque chose de plus : il est un écrivain. Il y a peut-être plus tordu que lui, aussi juste et rigoureux. Mais personne n'est capable aujourd'hui d'écrire un thriller comme *Légendes,* qui fait davantage penser au Dostoïevski du *Double* qu'à John Le Carré. Un roman d'espionnage où il est plus important de construire des personnages que d'être réaliste. Robert Littell s'est toujours efforcé de capturer la dimension poétique des intrigues du monde de l'espionnage. On trouve dans ses précédents romans un apparatchik qui hante les couloirs de l'appareil d'Etat soviétique pour promouvoir les mérites du Coton-Tige ; une femme qui conserve les objets dont elle ne connaît pas l'usage. Dans *Légendes*, Martin Odum parcourt le monde entier à la recherche d'un oligarque en cavale, susceptible d'accorder le divorce juif religieux sans lequel sa femme, perdue en Cisjordanie, dans une implantation juive à Hébron, ne pourra jamais se remarier. Le monde entier est mis sens dessus dessous pour permettre à une femme de convoler en secondes noces.

Cette poésie peut surprendre dans un roman dont l'enjeu n'est rien d'autre que la déliquescence de la Russie post-soviétique, la guerre en Tchétchénie, la guerre de mille ans entre Israël et ses voisins, et l'impuissance de la CIA sur les différentes crises au Proche-Orient. Mais pour Robert Littell, la condition de l'espion est emblématique de la condition humaine, et le statut de « légende », inhérent au mode de fonctionnement ordinaire d'hommes et de femmes dont l'identité, selon lui, s'estompe à mesure qu'elles vieillissent.

EFFRITEMENT D'UNE MORALE

Comme l'explique dans le roman un agent des services secrets israéliens, *« ce qu'il y avait de plus remarquable avec l'Union soviétique, c'est que personne – personne – ne croyait au communisme. Ce qui signifiait qu'une fois que vous aviez recruté un Russe, il faisait un espion extraordinaire, pour la simple raison qu'il avait grandi dans une société où tout le monde, des membres du Politburo aux guides d'Intourist, vivait dans la dissimulation dans le but de survivre. Quand un Russe acceptait d'espionner pour vous, il avait déjà été formé, et ce n'est pas une image, à vivre deux vies. »*

On le sait, la fin de la guerre froide marquait non seulement l'effondrement du communisme mais aussi l'effritement d'une morale où le bien et le mal n'étaient plus aussi clairement délimités. *Légendes* pousse ce déséquilibre à un point ultime. C'est désormais le vieil adage socratique, *« Connais-toi toi-même »,* qui est remis en question dans un monde où le principe même de « légende » est devenu ordinaire.

Samuel Blumenfeld

Les mystères de Washington

George Pelecanos s'intéresse moins à la Maison Blanche qu'aux quartiers pauvres de la capitale

HARD REVOLUTION
de George Pelecanos.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Etienne Menanteau, Seuil, « Policiers », 384 p., 21 €.
En librairie le 14 octobre

On peut lire le douzième roman de George Pelecanos comme un livre destiné à étoffer rétrospectivement le personnage du détective privé Derek Strange, son héros récurrent, en le dotant d'une enfance, en évoquant ses années d'adolescence, les raisons qui l'ont poussé à entrer dans la police, et surtout à en sortir. De ce point de vue, *Hard Revolution* est passionnant, tout baigné de la nostalgie de cette époque où les voitures américaines étaient couvertes de chrome, où le rock, la soul, le funk explosaient de tous côtés, d'autant que l'auteur est à lui seul une véritable encyclopédie musicale.

On ne peut s'empêcher de penser que l'histoire d'amitié entre Derek Strange, le gamin noir, et Billy Georgelakos, qui aide son père à tenir sa gargote, est inspirée de souvenirs personnels. Mais on peut aussi bien lire le livre comme une analyse de l'évolution du racisme dans la société américaine.

Comme dans tout roman policier il se produit des meurtres, bien sûr. Le plus marquant est l'assassinat de Martin Luther King, qui provoqua des émeutes à Washington en 1968. D'un côté la lutte des Noirs pour les droits civiques, de l'autre la révolution personnelle de Derek Strange, qui éclaire singulièrement la grande Histoire.

Tous les romans de Pelecanos, né en 1957 à Washington, ont pour cadre la capitale des Etats-Unis. Ce n'est pas le décor habituel des thrillers américains, la Maison Blanche ou le Pentagone, qui l'intéresse, mais plutôt les quartiers populaires, où des Blancs plus ou moins misérables cohabitent avec des Noirs largement majoritaires.

FRÈRES ENNEMIS

C'est là que grandissent Derek Strange et son frère Dennis, qui vont prendre des voies opposées. De retour du Vietnam, Dennis va se mettre à fréquenter les malfrats du coin. Derek, rempli d'admiration pour son frère, aurait bien pu en faire autant. Un simple hasard en décide autrement : il entre dans la police. Mais comment assumer un tel rôle sans avoir le sentiment de trahir sa classe ? *« Au cours des dix dernières années, les conditions de vie s'étaient dégradées et la pauvreté avait gagné du terrain. A Washington, dans l'enseignement public, seul un élève sur trois terminait ses études secondaires, ce qui se traduisait par une augmentation considérable de la main-d'œuvre non qualifiée dans une ville de cadres et de fonctionnaires où les emplois étaient rares et les perspectives lugubres. La promesse des droits civiques était restée lettre morte, ils étaient nombreux à le penser. Et, pour ceux qui y habitaient, le ghetto représentait une sorte de prison, les flics y étant pour leur part considérés comme des gardes-chiourmes. Sentiment exacerbé par le fait qu'à Washington, où les Noirs représentaient les trois quarts de la population, quatre policiers sur cinq étaient blancs. Comment s'étonner que se développent la délinquance, les incivilités et les manifestations de haine ? »*

L'histoire de Derek et Dennis devenus frères ennemis malgré eux ; celle d'Alvin Jones le dealer et de ses copains qui s'amusent à terroriser les piétons noirs en les poursuivant en voiture et ne voient aucun inconvénient à les écraser le cas échéant, ne sont pas de simples anecdotes qui serviraient de prétexte à une fresque sociale plus vaste, elles en sont la pierre de touche. Comme dans tous ses romans, et plus encore dans celui-ci, où il se montre particulièrement inspiré, George Pelecanos allie à la perfection l'intérêt d'une intrigue policière originale à l'analyse implacable des côtés les plus sombres de la société américaine.

G. Me.

★ Signalons aussi, du même auteur, la parution en poche du *Chien qui vendait des chaussures* (Gallimard, « Folio policier », 322 p., 6,20 €).

ZOOM

■ TOILES DE MAÎTRE, de Hannelore Cayre

Pas facile quand on a fait de la prison de reprendre une carrière d'avocat. Pas facile quand on a un penchant pour l'alcool de fréquenter les cures de thalasso et les villes d'eau, surtout Vichy, de sinistre mémoire. Les tribulations de maître Christophe Leibowitz et de ses sulfureux amis dans une sombre affaire de trafic de tableaux sont féroces et mal pensantes. Ainsi par exemple ce portrait d'une inspectrice des impôts. *« A l'apogée de son existence avec ses trois enfants solides comme des virus, son mari qui la faisait jouir et son pavillon, Marie-France était invincible. J'avais l'effrayante certitude qu'elle pourrait me citer au moins cinq affluents du Zambèze, comme ça, paf, sans réfléchir. »* En plus d'être drôle c'est peut-être même réaliste, puisque l'auteur, dont c'est le deuxième roman après *Commis d'office*, est avocat pénaliste. **G. Me.**

Métailié, « Suites », 170 p., 7,50 €.

■ LA MAISON NOIRE, de Michel Grisolia

Ce dernier roman de Michel Grisolia paraît quelques mois après la mort de son auteur, le 29 mars 2005, à l'âge de 56 ans. Grisolia, qui était critique à *L'Express* et au mensuel *Lire*, était aussi scénariste et romancier. Dans *La Maison noire*, il s'est amusé à multiplier les références à la littérature d'énigme et au film noir comme autant de clins d'œil au lecteur. Le héros, Guillaume, a 14 ans et vit avec sa mère, aide-soignante aux Acanthes, une maison de retraite de luxe pour les vieilles stars de cinéma sur les hauteurs de Saint-Jean Cap Ferrat. Un tueur y rôde et semble régler de vieux comptes. Aidé de sa copine Belinda, Guillaume va chercher la clef de l'énigme dans la Maison noire, une villa rococo où, vingt ans plus tôt, un couple d'acteurs américains a été assassiné. Tout le charme des lectures adolescentes dans ce bel hommage au suspense. **G. Me.**

Calmann-Lévy, « Suspense », 256 p., 19 €.

Francisco José Viegas, enquête mélancolique

LES DEUX EAUX DE LA MER
(As duas aguas do mar)
de Francisco José Viegas.
Traduit du portugais par Séverine Rosset, Albin Michel, « Carré jaune », 414 p., 18 €.

La rencontre était prévisible, inévitable sans doute, même si elle a mis un certain temps à se produire, celle de la *saudade* portugaise et du roman policier. On connaissait déjà l'inspecteur dépressif, en proie à des problèmes professionnels et sentimentaux, si en plus il est portugais, voilà qui ajoute une note originale de mélancolie à la noirceur du tableau. *Les Deux Eaux de la mer* sont le premier volume d'une trilogie que Francisco José Viegas a consacrée aux aventures de deux amis policiers, Filipe Castanheira, qui a quitté Lisbonne pour s'installer aux Açores, et Jaime Ramos, qui vit à Porto.

Le climat insulaire et plus généralement la contemplation de la mer provoquent une forme particulière de *saudade*. Est-ce justement ce qui a poussé Rita Calado Gomes à venir mourir sur une plage des Açores ? C'est sans importance puisque la police a conclu à une mort accidentelle et que l'affaire est classée.

Pourtant, en ce début d'août 1991, au moment où on retrouvait le cadavre de Rita, son amant, Rui Pedro Martin, avocat d'affaires à Porto, était assassiné sur une plage espagnole en Galice. Rui avait soigneusement organisé sa disparition, coupant tout lien avec ses amis, se retirant sur la Costa da Morte, près de ce cap Finisterre, qui figurait pour les Anciens le bout du monde. Sa mort faisait-elle partie d'un scénario qu'il aurait imaginé ? Il semble plutôt qu'il avait prévu de se retirer des affaires, d'entamer une nouvelle vie pour oublier ses activités d'espion, ou peut-être de se mettre à l'abri. Mais peut-on prendre au sérieux un espion portugais ? Le pays est-il assez stratégique pour se doter de véritables services secrets ? Et si Rui Pedro avait simplement cherché à se donner de l'importance en rejouant le roman de John Le Carré, *Un espion parfait*, qui évoque les derniers jours de Magnus Pym ?

MÉTÉOROLOGIE TOURMENTÉE

Les lecteurs friands d'intrigues bondissantes, toutes en poursuites et en morts violentes, seront déçus. Ici, l'enquête se transforme en méditation sur la mort au rythme lent de nuages qui passent devant la lune. Francisco José Viegas s'offre même le luxe d'un chapitre entier, à la manière de Perec, où un policier énumère, selon ses propres mots, *« toutes les évocations dont je peux être capable pendant ce qu'il me reste de vie. Un phare. Une rose jaune dans un vase en verre à côté de la fenêtre. Un fleuve au printemps, à l'aube... »* Le paysage prend une importance singulière, particulièrement ce cap Finisterre qui semble le décor idéal pour une réflexion sur la fin et la disparition. L'intrigue garde tout de même ses droits et l'enquête sera parfaitement élucidée. Mais tout est-il résolu pour autant et le héros peut-il considérer qu'enfin la lumière est faite ? *« Par les livres et les rêves évidemment il avait appris que le sens de la vie est toujours défaillant et que seuls les rêves et les livres peuvent l'éclairer et nous apprendre à nommer les choses inconnues qui nous assaillent. »* Entre l'anticyclone des Açores, les rivages du Portugal ou cette Costa da Morte de Galice, il souffle toujours des vents irrésistibles. Cette météorologie tourmentée devient chez Viegas une métaphore convaincante de la destinée humaine.

G. Me.

Varennes, le retour

La collection « Trente journées qui ont fait la France » revit, et accueille Mona Ozouf pour une magistrale évocation de la fuite du roi

VARENNES
La mort de la royauté
21 juin 1791
de Mona Ozouf.
Gallimard, « Les Journées qui ont fait la France », 438 p., 24 €.
En librairie le 13 octobre

Grandeurs et vicissitudes du chantier de la nation France. Quand Robert Gallimard propose à son oncle Gaston d'ouvrir une collection consacrée aux « Trente journées qui ont fait la France », il s'inscrit dans la logique de ces « lotos de l'Histoire de France » qui permettaient aux enfants de mémoriser les dates-clés d'un récit national servant d'assise à la conscience républicaine. S'attachant le concours d'un authentique chartiste, Gérard Walter, conservateur à la Bibliothèque nationale, il passe commande à des spécialistes comme à des romanciers, dont l'historien fait la documentation au besoin, l'essentiel étant que l'ouvrage soit aussi lisible qu'accessible.

La série s'ouvre ainsi en 1959 avec *Le Dix-huit Brumaire* d'Albert Ollivier et *Le Bûcher de Montségur* de Zoé Oldenbourg. Vingt-cinq ans plus tard la série est – presque – bouclée avec la parution de *L'Avènement d'Hugues Capet* de Laurent Theis (seul *Le Coup d'Etat du 2 décembre*, commandé à Pierre Mendès France, puis à François Mitterrand, manque à l'appel). Et tombe dans un sommeil relatif, quelques titres connaissant une exhumation heureuse en format de poche (« Folio Histoire »).

Aujourd'hui, reprise par Ran Halévi, la collection fait peau neuve, perd la contrainte du nombre fermé et frappe à nouveau par un coup double : le retour du *Dimanche de Bouvines* de Georges Duby et un formidable *Varennes* de Mona Ozouf.

Si nul ne contestera le choix de l'auteur, essayiste à la plume d'une vivacité et d'une concision exemplaires, on peut s'étonner que le non-événement que fut la fuite du roi Louis XVI le 20 juin 1791, soit du nombre des « journées qui ont fait la France ». Avec la finesse qu'on lui connaît, Mona Ozouf passe au crible ce qui fait une « journée » dans la tourmente révolutionnaire. Le théâtre en est urbain, le peuple l'un des acteurs majeurs, la transgression sensible, qu'il s'agisse d'investir la Bastille, les Tuileries, voire l'enceinte où siège la représentation nationale. Le caractère fondateur (l'égalité prônée le 4 août 1789), ou destructeur (la monarchie mise à bas le 10 août 1792), de l'événement fait pareillement défaut, puisque la fiction de l'« enlèvement » de la famille royale prévaut pour reprendre la partition brutalement interrompue dont le final doit être l'adoption d'une Constitution (une première en France !) où le roi incarne toujours la nation – la nouveauté, en fait de taille, tient à ce qu'elle naît d'une représentation imaginaire du temps historique où la monarchie a détruit non seulement sa légitimité traditionnelle, mais l'idée même de recourir à cette tradition afin de régénérer le royaume...

TRAUMATISME DE L'ABANDON

De fait, l'historiographie pléthorique de l'épisode révolutionnaire ne retient guère l'épisode, péripétie dont la dramaturgie, qui fait la part belle au hasard, convient mal à une discipline qui veut raisonner le cours de l'histoire et refuse l'irruption d'un hapax chronologique trop perturbant. Et l'historienne d'évoquer Thiers, Mignet, Taine et Jaurès, Quinet (« *l'un des plus pénétrants commentateurs de l'événement* »), Aulard surtout, qui entend là l'une des seules journées vécues et ressenties par la nation tout entière et la classe pour cela au nombre très strict des « *événements qui furent vraiment nationaux* ». La force de l'évocation – la fuite, les contretemps et malentendus, l'arrestation théâtrale, le retour enfin, lent chemin de croix d'une monarchie qui meurt réellement là, quand bien même les visions institutionnelles lui accordent un sursis –, le choc émotionnel qui secoue le pays ont certes retenu Michelet, mais ne réagit-il pas en homme d'images, dramaturge face à une scène shakespearienne ? Annonçant l'incroyable fortune de Varennes auprès des romanciers et des cinéastes.

Mona Ozouf a l'intelligence de ces écarts, la conscience de ce qu'une histoire officielle perd à méconnaître le traumatisme de l'abandon que représente l'épisode Varennes. Un roi, père de son peuple, qui abandonne les siens ; un monarque que la sacralité conférée à quelques kilomètres de là, à Reims, seize ans plus tôt, abandonne aussi. De façon irréversible. Le corps du roi cesse d'être celui de la nation ; et le replâtrage désespéré de l'Assemblée pour donner une chance à la nouvelle règle politique en gestation depuis l'été 1789, n'y pourra rien. Coincé dans la fiction d'une autorité à laquelle il n'a aucune part réelle, Louis XVI est « *condamné à être, soit un soliveau, soit un parjure* ».

Convoi funèbre de la monarchie, le retour vers les Tuileries consomme de fait la faillite du lien sentimental qui unissait le roi à ses sujets. Avec le pittoresque de l'épicerie Sauce, marchand de chandelles à Varennes, et la légendaire clairvoyance de Drouet, maître de poste de Sainte-Menehould, cet amour filial déçu, cette trahison affective, c'en est trop pour l'historien qui pose à l'homme de science.

Avec finesse, Mona Ozouf parvient à tenir tous les fils. Impeccable dans la narration – elle ne craint pas de saluer en note la relation de la fuite par André Castelot –, magistrale dans l'art du portrait, suggestive et toujours subtile dans sa réflexion politique, jamais contrainte par une vision préétablie de l'histoire, révolutionnaire ou non, elle nous donne un grand livre. Un de ceux qui font l'historiographie nationale.

Philippe-Jean Catinchi

L'ARCHÉTYPE : DUBY LIT BOUVINES

Cinquième jalon de la série primitive, *Le Dimanche de Bouvines* ne parut, 26e volume, qu'en 1973. Exemple même de cette histoire-bataille dont les manuels imposaient la connaissance (défaite sanction des ères sombres ou des règnes funestes, victoire offrant le panthéon au vainqueur ou délivrant une leçon de cohésion nationale), la bataille qui opposa le Capétien Philippe Auguste à la coalition de l'empereur Othon IV, du Plantagenêt Jean sans Terre et des comtes de Flandres et de Boulogne, le 27 juillet 1214, n'avait rien pour retenir Georges Duby. Sinon qu'elle eut un retentissement dont la résonance à chaud intéresse le médiéviste pour tenter, par-delà une ethnographie de la pratique militaire du temps, l'histoire de la mémoire de l'événement. Puisque celui-ci « *n'existe que par ce qu'on en dit* ». Une formidable plongée dans la fabrique de la renommée (*Le Dimanche de Bouvines*, de Georges Duby, préface de Pierre Nora, 316 p., 22 €. En librairie le 13 octobre).



MUSÉE CARNAVALET/PARIS/BRIDGEMAN-GIRAUDON

La famille royale rentre à Paris, le 25 juin 1791

Ran Halévi, directeur des « Journées qui ont fait la France »

« Les historiens n'en finissent pas de redécouvrir l'événement »

Après l'éphémère duo Walter-Gallimard, puis la reprise en main de la collection par Pierre Nora, vous avez la responsabilité de son réveil, après plus de quinze ans de sommeil, sinon de sa résurrection. Laquelle des deux conceptions – celle de signatures d'abord littéraires pour une histoire « grand public » (Giono, Bory, Oldenbourg) ou celle d'historiens de métier (Duby, Folz, Theis) s'efforçant d'écrire clairement un moment ponctuel tel que l'école des Annales en avait volontiers épinglé l'inanité – entendez-vous défendre ?

Si l'ancienne collection faisait la part belle aux hommes de lettres, c'est que le type d'histoire qu'elle proposait n'était pas alors du goût des historiens. Privilégier l'histoire politique en l'abordant à partir des grands événements passait pour une espèce de tropisme un peu suspect. Nous n'en sommes plus là. Les historiens n'en finissent pas de redécouvrir l'empire du politique, des événements, des individus et même du hasard sur notre intelligence du passé. Ma tâche, en régénérant cette collection, n'est pas d'arbitrer entre « historiens » et « littéraires » mais de reconstituer, titre après titre, l'histoire politique de la France, en sollicitant ceux qui me paraissent le mieux à même d'y contribuer.

Comptez-vous rééditer les anciens titres, malgré la différence sensible de leur facture ? Quitte à les compléter de mise à jour pour les plus anciens (le premier jalon parut en 1959 !)...

Les « Trente journées » ont donné quelques chefs-d'œuvre qui conservent aisément leur place, à commencer par *Le Dimanche de Bouvines*. Les rééditions seront accompagnées d'une préface – c'est Pierre Nora qui présente le texte de Duby –, qui d'un complément bibliographique, qui de documents inédits, qui d'un essai en postface – Antoine Prost s'en est chargé pour la réédition, prévue en 2006, de *L'Armistice de Rethondes* de Pierre Renouvin. Mais le problème de l'actualisation se pose rarement pour un très grand livre : *Bouvines*, justement, *Rethondes*, ou *L'Assassinat d'Henri IV* de Roland Mousnier n'ont pas pris de rides. D'autres titres ont moins bien vieilli, et je crains que même une bibliographie mise à jour ne puisse les rajeunir...

Pensez-vous, plutôt que de rééditer des volumes auxquels vous ne tiendriez pas, en confier la reprise à d'autres signatures ?

Oui, pour certaines dates ; il est aussi des dates qui n'ont pas été élues dans les « Trente journées » et qui pourtant ont fait la France, ou manqué la défaire... Toutefois, la collection n'est pas extensible à l'infini. Ce n'est pas une histoire événementielle par dates qu'on propose ici, mais l'histoire politique de la France constituée autour des moments-clés qui lui restituent son intelligibilité.

Pour vous, qu'est-ce qu'une journée qui « a fait la France » ?

C'est une date, un événement, qui se révèle, d'emblée ou seulement sur la durée, avoir marqué une espèce de ligne de partage des temps dans notre histoire nationale, une rupture, tumultueuse ou secrète, entre un avant et un après. Bouvines, par exemple, ou, plus en sourdine, Varennes.

Propos recueillis par Ph.-J. C.

Et la terre trembla...

Passionnant retour sur le séisme de Lisbonne

LE TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE. 1755
de Jean-Paul Poirier.
Ed. Odile Jacob, 288 p., 24,90 €.

Samedi 1er novembre 1755, peu après neuf heures et demi, la terre tremble à Lisbonne. Prisonnier des plombs de Venise, Casanova, qui sent la secousse, en espère vainement sa délivrance. C'est dire l'onde de choc, physique et mentale, du drame. L'une des trois plus grandes capitales d'Europe, une des plus pauvres et des moins sûres aussi (Fielding, qui la découvre un an plus tôt la tient pour « *la plus vilaine ville du monde* »), est dévastée et mettra bien du temps à panser les plaies ouvertes ce sombre jour de Toussaint.

Si chacun se souvient du drame, c'est que par-delà le tragique fait divers s'y joue la partie la plus médiatisée de la « *querelle de l'optimisme* » qui agita le monde des Lumières, depuis l'essai scientifique de Kant (1756). Grâce à l'usage qu'en fit Voltaire, dans un *Poème sur le désastre de Lisbonne*, publié « à chaud » le 16 décembre, puis dans *Candide*, (1759) dont l'argument – railler l'optimisme de Pope et Leibnitz, dont D'Alembert, dans l'*Encyclopédie*, fait le champion moderne –, l'événement est resté dans les consciences, et le prince de Ligne l'évoque un demi-siècle plus tard lorsque le séisme Bonaparte bouleverse l'Europe.

Immergé dans les comptes rendus, mémoires et rapports du temps, étudiant l'impact réel du séisme, humain (sans doute 10 000 morts sur les 150 000 Lisboètes), matériel et moral, Jean-Paul Poirier confronte les explications du temps avec les analyses modernes, traque la postérité littéraire, considérable, de l'événement (des poèmes à l'envi, des drames théâtraux aussi : Moses Mendelssohn notait la trouble fascination du public pour le désastre), ses conséquences politiques au Portugal, mais aussi l'enjeu intellectuel de ce Mal qu'on ne saurait imputer à Dieu. Une monographie passionnante que les citations nombreuses rendent toujours vivantes.

Ph.-J. C.

Un Waterloo de chair et de sang

Alessandro Barbero fait le récit haletant du dernier combat de l'épopée napoléonienne

WATERLOO
(La Battaglia.
Storia di Waterloo)
d'Alessandro Barbero.
Traduit de l'italien
par Elizabeth Auster,
Flammarion, 448 p., 25 €.

Une bataille est comme une jolie fille qui passerait vite et ne se laisserait pas embrasser. L'historien et romancier italien Alessandro Barbero a choisi pourtant de nous en raconter une, et pas n'importe laquelle puisqu'il s'agit de la bataille de Waterloo, l'une des deux raisons qui font que le 18 juin est resté une date célèbre dans la conscience nationale.

Il adopte pour cela le point de vue de Fabrice del Dongo, celui des combattants qui racontent leurs histoires – les lettres et les souvenirs des acteurs de Waterloo, qu'ils soient anglais, français, hollandais, saxons ou prussiens, sont légion. Mais le Fabrice del Dongo de Barbero n'est pas, à l'instar de celui imaginé par Stendhal, isolé dans un coin de ce champ sanglant de 4 kilomètres carrés, quelque part au sud de Bruxelles. Il est, comme ces personnages de roman qui auraient le don d'ubiquité, partout à la fois, dans l'espace et dans le temps, des premières heures du jour jusqu'au crépuscule de la débandade française.

Cela donne un récit très écrit, aux allures de drame shakespearien, qu'il est quasiment impossible d'abandonner en cours de route et que l'on quitte à bout de souffle. Barbero construit son récit de la bataille en juxtaposant les témoignages, et en les croisant, des deux côtés de la ligne de front, du quartier général de Wellington à celui de Napoléon, des hussards de Milhaud aux tirailleurs du 27e fusiliers anglais (*Inniskillings*) de sir James Kempt qui, à 7 heures du soir, « *gisaient morts en carrés* » sous le feu de l'artillerie française.

JEU CRUEL ET SANGLANT

La plupart du temps au galop, l'auteur prend tout de même le temps de nous donner des leçons de tactique, de nous parler de la discipline et de la perfection des manœuvres des fantassins anglais, de la supériorité de l'artillerie française, des mérites comparés des cavaleries adverses. « *Un corps à corps entre deux boxeurs* », où ce qui compte tient dans mille détails, juste au-dessus des blés en herbe de ce mois de juin, derrière les haies et les talus du chemin d'Ohain, des fenêtres – ou de ce qu'il en restait – d'Hougoumont et de la Haie-Sainte ; où ce qui compte encore et donne à ce récit tout son caractère hallucinatoire, ce sont moins les erreurs des grands capitaines – Napoléon qui s'obstine à ne pas vouloir tourner sa lunette vers la droite, du côté de Plancenoit et des Prussiens de Bülow qui déboulent en fin d'après-midi, Napoléon encore qui répugne à soutenir les charges de cavalerie de Ney par les bataillons de la vieille garde – que l'endurance humaine et psychologique. Que cela soit dit une bonne fois pour toutes, une bataille, qu'elle soit napoléonienne ou pas, se gagne et se perd sur la peur, au jeu cruel et sanglant de qui va faire craquer l'autre le premier. Clausewitz, pourtant cité à plusieurs reprises, n'a rien à faire ici, au milieu de la poudre et des membres arrachés, les pieds dans le « *fumier humain* », comme dirait le colonel Chabert dans la nouvelle de Balzac qui porte son nom. « *Cela a été l'affaire la plus désespérée dans laquelle je me sois trouvé* », écrira Wellington dans la nuit qui suit.

C'est à une bataille de chair et de sang à laquelle Barbero nous convie – plus de 30 000 tués environ sur 200 000 soldats engagés –, pas à une bataille de plume et d'esprit. Dommage que l'auteur ne nous dise rien des enjeux de mémoire d'un événement qui pourtant passera rapidement du côté des symboles et des discours « *qui disent le vrai de l'histoire* », pour reprendre la belle formule de Michèle Riot-Sarcey, lorsque, dans l'esprit d'un Victor Hugo, le « merde » de Cambronne deviendra l'ultime mot de la victoire, « *jeté au passé au nom de la révolution* ».

Emmanuel de Waresquiel

ESSAIS

La bataille des Modernes

Alain Finkielkraut en appelle à une modernité modeste et égalitaire, humaine et généreuse

NOUS AUTRES, MODERNES,
d'Alain Finkielkraut.
Ellipses, 360 p. 19,50 €.

L'autre jour, j'ai reçu un courrier électronique d'une étudiante italienne, un de ces messages qui vous tombent du ciel quand ils ne viennent pas de Nicolas Sarkozy. On lui avait prescrit un de mes livres : *« Bonjour, votre bouquin n'est pas mauvais, mais je vous signale que, quand vous parlez des Lumières, on a traduit par les frères Lumière. »* Comme tout lapsus, celui-ci disait quelque chose de vrai : le cinéma, la culture de masse et l'industrie culturelle l'ont emporté sur le projet éclairé de démocratisation de l'héritage humaniste. C'est le drame que vit Alain Finkielkraut. La rencontre du moderne et du tragique, comme il dit, est le fil rouge de son livre, *Nous autres, modernes,* coincé entre le progrès et le regret comme entre le marteau et l'enclume.

Finkielkraut y récrit son cours à l'Ecole polytechnique, où la question du moderne s'est toujours imposée. Il y a succédé à Charles Morazé et à Jean-Marie Domenach, qui l'avaient traitée chacun à sa manière. Morazé était un moderne sans état d'âme. Acteur des « trente glorieuses », historien proche de Fernand Braudel, il croyait aux noces des sciences et des humanités. Son livre phare, *Les Bourgeois conquérants*, publié la même année 1957 que les *Mythologies* antibourgeoises de Roland Barthes, exaltait l'ambition prométhéenne des Modernes. Après 1968, il avait pourtant renoncé aux cours magistraux sur de vastes questions, ce que Finkielkraut nomme la métaphysique et qu'on appelait à l'X des laïus, et il préférait, à la Barthes, dénouer des dossiers et observer des cas. En 1970, quand je l'ai suivi, son cours était consacré au conflit israélo-arabe, et l'examen porta sur la résolution 242, toujours actuelle. Nous le chahutions, mais les études de cas ou les laïus sont-ils plus formateurs ? La question reste ouverte.

Domenach remit à la mode les grandes leçons dans les années 1980. Comme souvent, le publiciste est plus académique que l'universitaire. Sa perception du moderne n'avait non plus rien à voir avec l'euphorie de Morazé. D'ailleurs la France moderne était elle-même en crise. Disciple de Barrès et de Bernanos, Domenach, dans le livre tiré de son cours, *Approches de la modernité* (1986), décrivait une modernité menaçante, totale sinon totalitaire. Il inquiétait les élèves en évoquant la pente de la modernité vers la décadence : *Le Crépuscule de la culture française ?* (1995) et *Essai sur le malaise français* (1997) sont ses derniers titres.

Pour leur successeur, le moderne n'est ni aussi heureux que chez l'un, ni aussi suspect que chez l'autre. Finkielkraut cherche sa place entre optimisme et pessimisme : *« La résolution d'être moderne,* dit-il, *est également partagée aujourd'hui par les champions de la société contemporaine et par ses détracteurs les plus radicaux. La bataille des Modernes et des Modernes fait rage. »* D'accord, sauf qu'il n'en a jamais été autrement et que le mot moderne, en français, a toujours été équivoque : moderne est le bourgeois qui croit au progrès, à la machine, et moderne est le poète – Baudelaire, dont Finkielkraut ne parle pas – qui résiste au progrès et se moque du bourgeois. Moderne est le bourgeois et moderne est l'antibourgeois, ou l'antimoderne.

L'innovation de Finkielkraut est ailleurs. Moderne en effet, c'est-à-dire de son temps, et se réclamant de Tocqueville, qu'il partage avec Morazé, ainsi que de Péguy, qu'il partage avec Domenach, il en appelle à une modernité modeste et égalitaire, humaine et généreuse, qui de ce fait ne se distingue plus de son envers : *« Comment, lorsqu'on est attaché à la promesse moderne de ne laisser personne à la porte du monde hérité, ne pas être antimoderne ? »* Le moderne, suivant une belle image, ce n'est pas selon lui la table rase, mais la table ouverte, ouverte à tous.

Dans les quatre cours ici réunis, sur l'injonction moderne, les deux cultures, l'histoire du XXe siècle et l'éthique du XXIe siècle, si Finkielkraut se distingue de ses prédécesseurs, c'est donc qu'il ne craint pas de revendiquer l'héritage de l'humanisme.

Or celui-ci est souvent mieux servi par les scientifiques, pour qui la poésie reste « assentiment à ce qui est », suivant l'excellente définition d'Yves Bonnefoy, que par les littéraires qui se convertissent en techniciens de l'énonciation.

Montaigne et Barthes sont ainsi les patrons : Montaigne qui conçoit le moderne comme avenir du passé, et le dernier Barthes qui, en deuil de sa mère et revenu de l'avant-garde, connaît les deux postulations contradictoires du vrai moderne, aristocrate dans son idéal mallarméen de pureté, mais égalitaire dans son rêve de la poésie faite par tous. *« Etre d'avant-garde, c'est savoir ce qui est mort ; être d'arrière-garde, c'est l'aimer encore »*, confiait-il, refusant de trancher entre Prométhée et Orphée. Maintenir jusqu'au bout ces deux options, c'est le propre de tout moderne authentique, et notamment d'Alain Finkielkraut, apôtre, comme Montaigne et Barthes, de ce que celui-ci nommait *« un optimisme sans progressisme »*. Souhaitons qu'il ait formé beaucoup d'ingénieurs humanistes, et que d'autres emboîtent le pas.

> Le moderne, ce n'est pas la table rase, mais la table ouverte, ouverte à tous

■ Antoine Compagnon

★ Antoine Compagnon est professeur à l'université Paris-IV - Sorbonne et à l'université Columbia (New York). Il a publié cette année un essai, *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes* (Gallimard).

Apprendre à lire l'ombre

Max Milner et la profondeur des images

L'ENVERS DU VISIBLE
Essai sur l'ombre
de Max Milner.
Seuil, 450 p., 26 €.

Qu'est-ce qui se joue dans l'ombre ? Pourquoi cette fascination pour l'éclipse ? Dans la mesure où il n'est pas de lumière sans ourlet de nuit, la question déborde de loin la réponse que suggère la hâte. Elle engage le sens et le destin de l'image. Aussi n'est-ce pas sans raison que l'essai de Max Milner travaille autour d'une sentence de Paul Celan : *« Il parle vrai, qui parle l'ombre. »*

C'est ici d'une enquête passionnée qu'il s'agit, menée par un amoureux des images, convaincu de leur fonction exploratoire. *« Miroirs, réfléchissez »*, telle était déjà l'injonction qui guidait *La Fantasmagorie*, en 1987, lorsque Max Milner interrogeait les perspectives que les instruments optiques ouvrent dans le domaine fantastique. De là, il était passé au registre du regard interdit (*On est prié de fermer les yeux*, Gallimard, 1991). Il avait été attentif au mouvement par lequel le regard intérieur est susceptible, chez certains poètes et certains peintres, de déchirer l'image pour échapper au danger de sidération qu'elle recèle, de crever la peau des choses pour reculer l'horizon. Mais une dimension sous-jacente restait en attente, sinon inexplorée – celle de l'ombre et des ténèbres.

Il est, nous le savons par les poètes et les peintres, des tremblements de l'ombre, des frissons de crépuscule. Avec une remarquable pénétration, Max Milner nous apprend à les déchiffrer. Le secret de sa lecture pourrait se trouver déposé au milieu du livre dans la méditation qu'il nous offre sur le tableau *Moine au bord de la mer*, de l'Allemand Caspar David Friedrich, au temps du romantisme. Cette toile, dont la reproduction forme la couverture du livre, aurait de quoi désorienter dans le fondu de ses teintes. Max Milner la lit dans sa plastique, dans le contraste que forme le seul élément vertical, la silhouette du moine, qui équilibre à elle seule l'horizontalité écrasante des couches supérieures. L'artiste tient volontairement à distance la théâtralité comme les émotions faciles dont sait jouer l'époque (mer déchaînée, attaques de brigands, etc.). Loin de signifier la destruction de la peinture, le fondu des couleurs et une évidente disproportion entre l'infini du ciel et des eaux ménagent des émotions plus secrètes : effacer les couleurs, c'est certes marquer la tragédie du paysage et de notre condition, mais fixer l'œil aussi sur *« une douce féerie de lumière »* au-dessus de la tête du moine.

PERPÉTUEL EXIL

Sans dévoiler ici les étapes d'un parcours dont les stations majeures – littéraires, picturales et cinématographiques – font une part importante à notre modernité, de Murnau à Blanchot et Levinas, sans oublier les précurseurs que furent Caravage, Hugo et Chamisso, pour citer quelques noms, qu'il me suffise de mentionner l'allégorie platonicienne de la caverne qui s'offre comme le porche nécessaire. Avoir affaire à des ombres, notre lot selon Platon, ce serait subir un perpétuel exil, être désespérément livré à des fantômes. Salubre entreprise, dès lors, que de suivre la continuité d'une autre tradition qui court le bassin méditerranéen, de l'Egypte à la Grèce antique, où longtemps avant la révolte de Platon, Hésiode chante la royauté de la nuit, mère universelle, protectrice des amours et des songes. Elle assigne à Dieu, dans la Bible, la nuée pour lieu de révélation, inspire en théologie Grégoire de Nysse (IVe siècle de notre ère) et s'exprime dans la poésie mystique de Jean de la Croix, au temps de l'Espagne baroque. Auparavant, elle aura, dans sa version soufie, marqué l'Espagne arabo-andalouse.

Quelle curiosité guide ici la recherche ? Max Milner appartient à une famille d'esprits que le présent ne cesse de questionner. Son écriture s'enracine dans la conviction que les beaux-arts (et en particulier la littérature et les arts visuels) ménagent une ouverture possible. L'un de ses premiers livres, *Le Diable dans la littérature française de Cazotte à Baudelaire* (Corti, 1960), guettait déjà aux XVIIIe et XIXe siècles une pensée de l'abîme susceptible de prendre en charge les épreuves de l'époque contemporaine. Depuis, chaque livre marque l'avènement plus net d'un « je » écrivain. Sachons le reconnaître dans la pesée si juste des influences, des conditions historiques qui ont agi sur un créateur, dans l'appui pris sur la critique qui l'a précédé. Il se déclare ici dès la première phrase : *« Longtemps j'ai cru n'avoir d'yeux que pour la lumière. »* Le tour proustien s'accorde à l'autorité du guide. A l'image des touches du clair-obscur de Rembrandt, Max Milner *« fait ruisseler la lumière par les interstices d'une primordiale opacité »*.

Stéphane Michaud

★ Professeur à l'université Paris-III-Sorbonne nouvelle

RENCONTRE

Invité des Ecritures croisées, du 7 au 9 octobre à Aix-en-Provence,, Günter Grass a reçu « Le Monde » dans sa maison, près de Lübeck

« La littérature, un antipoison contre l'oubli »

La table est jonchée de feuilles de papier noircies que Günter Grass range soigneusement sur deux piles, ce qui a été relu et ce qui ne l'a pas encore été. C'est le manuscrit de son prochain livre, une autobiographie, qui paraîtra à l'automne prochain : « *Une autobiographie écrite à ma façon*, précise Grass, *avec tout le scepticisme qui s'attache à l'exercice autobiographique. Ce qui s'est passé voilà cinquante ans, je le raconte tantôt comme ci, tantôt comme ça, selon les interlocuteurs, avec une palette de variations. Cette autobiographie est aussi une protestation comme la prétention à l'existence d'une seule vérité. Il y a plusieurs vérités.* » Le livre couvrira ses jeunes années, depuis son enfance à Dantzig (aujourd'hui Gdansk, en Pologne) jusqu'à son séjour parisien à la fin des années 1950. « *Après, ce n'est pas aussi intéressant. C'est connu. Mais ça m'a titillé d'écrire sur l'évolution d'un jeune homme qui a été soldat à 17 ans puis prisonnier, qui ensuite a cherché sa voie comme sculpteur avant d'entrer peu à peu en littérature.* »



DANIEL PILAR

Günter Grass, septembre 2005

Günter Grass reçoit dans sa maison du Schleswig-Holstein, à quelques kilomètres de Lübeck, dans un paysage de lacs et de collines qui ressemble à sa région natale de Gdansk. Le bureau de l'écrivain jouxte l'atelier du sculpteur. Grass travaille par cycles. Après avoir achevé son autobiographie, il va revenir vers les danseurs et danseuses de terracotta préparées pour une prochaine exposition.

Quelques jours auparavant, dans une petite ville voisine, il a lu en public des passages de son roman *Ein weites Feld* (*Toute une histoire*, Seuil, 1997), qui a pour toile de fond la réunification. C'était juste avant le 3 octobre, le jour de l'unité, qui est devenu la fête nationale allemande. Grass a gardé son attitude critique envers la manière dont les deux Etats allemands ont été unifiés : « *90 % de l'Est appartient à l'Ouest. C'est une expropriation terrible,* dit-il, *et beaucoup d'erreurs sont irréparables. L'Ouest n'a pas accepté la biographie des Allemands de l'Est, qui ont porté le poids le plus lourd de la défaite, alors que les Allemands ont commencé la guerre et l'ont perdue ensemble. A l'Est aussi, il y a eu une reconstruction qui, selon les critères occidentaux, n'a pas été particulièrement formidable, mais qui était tout de même une performance. Tout a été balayé parce que ça avait été fait sur le modèle est-allemand. C'est une arrogance occidentale que nous continuons de payer.* »

Si la littérature a un effet, avec retard sinon c'est « *de l'agit-prop* », c'est de faire ressurgir ce qui a été perdu, non de le reconquérir mais de le remettre au jour alors qu'il risque d'être enfoui sous le poids du passé et de la politique. « *La littérature est un antipoison contre l'oubli* », dit le prix Nobel 1999. Depuis *Die Blechtrommel* (*Le Tambour*, Seuil, 1961) jusqu'à *Im Krebsgang* (*En crabe*, Seuil, 2002), il a, dans le style du roman picaresque qu'il revendique, voulu écrire l'histoire d'en bas, du point de vue des perdants et des vaincus – « *La victoire rend idiot* », affirme-t-il. Il se réfère volontiers au *Simplicissimus* de Grimmelshausen. Ce roman du XVIIe siècle, le premier qui ait compté en langue allemande, décrit la vie quotidienne pendant la guerre de Trente Ans mieux que tous les ouvrages scientifiques. Certains critiques de gauche ont reproché à Grass d'avoir, dans *En crabe*, présenté des Allemands, embarqués sur le paquebot *Wilhelm-Gustloff* qui fut envoyé par le fond par une torpille soviétique en janvier 1945, comme des victimes de la guerre, brisant ainsi un tabou de la gauche allemande. Grass assume : « *Oui, des victimes de leur propre histoire*, dit-il. *La génération 68 ne voulait pas en entendre parler. A juste raison, elle a protesté contre la génération de ses pères qui s'était tue. Mais elle ne voulait pas non plus prendre en compte ce que cette génération, par sa propre faute certes – c'est elle qui a porté Hitler au pouvoir – avait souffert.* »

Le rappel des souffrances des Allemands pendant la guerre et dans l'immédiat après-guerre avec les 12 à 14 millions de réfugiés expulsés de Pologne, des Sudètes ou de Prusse orientale, ne doit pas être un sujet interdit, sinon la droite l'accapare. Günter Grass n'en est pas moins hostile au projet de création à Berlin d'un centre de recherche sur les réfugiés : « *Ce serait bien qu'on en crée un en Europe mais sous responsabilité européenne, pas allemande, ou d'ailleurs polonaise.* »

> Günter Grass n'est pas un écrivain militant. C'est un écrivain qui se souvient d'être aussi un citoyen.

Dans les années 1980-1990, les jeunes auteurs allemands ont essayé de se détourner de l'histoire. Ils écrivaient une littérature que Grass qualifie de « *nombriliste* » – « *à trente ans et moins, ils rédigeaient déjà leur autobiographie* ». La réunification leur a apporté une nouvelle thématique. Les Allemands n'échappent pas au passé, sous une forme ou sous une autre. La confrontation est permanente, comme la tentation de tirer un trait. « *Bien sûr, mes petits-enfants sont plus sûrs d'eux que mes enfants, y compris à l'étranger, en tant qu'Allemands*, explique-t-il. *Mais la discussion sur le passé remonte, de génération en génération. Et je considère que c'est un bien. On peut dire que nous n'avons pas le choix. La défaite a été telle que nous ne pouvons pas faire autrement. C'est peut-être une ironie de l'histoire que l'on n'arrive à une analyse de son propre comportement que grâce à une défaite aussi totale. Quand je pense que les puissances victorieuses, qui ont des crimes beaucoup moins graves à se reprocher, par exemple le colonialisme, refusent de les voir, c'est un scandale.* »

Günter Grass n'est pas un écrivain militant. C'est un écrivain qui se souvient d'être aussi un citoyen. Il ne conçoit pas l'engagement comme la signature à répétition de manifestes de protestation mais comme la participation au travail « *modeste et pénible* » de la politique, par exemple les campagnes électorales. Grass a commencé dans les années 1960 aux côtés de son ami Willy Brandt, et a continué jusqu'aux dernières élections. Gerhard Schröder lui parait être un « *pragmatique consciencieux* » qui n'a pas la vision politique du premier chancelier social-démocrate de la République fédérale, mais « *il est faux de dire que le SPD de Schröder et la CDU d'Angela Merkel, c'est la même chose* ». Grass, qui rend hommage aux Verts pour avoir « *enrichi* » la politique social-démocrate avec des préoccupations écologiques mais leur reproche d'être restés trop proches de leur classe moyenne d'origine, ne veut pas de l'orientation « *néolibérale* » défendue par les démocrates-chrétiens. La grande coalition qui se profile à l'horizon lui semble un moindre mal. La première fois que les chrétiens-démocrates et les sociaux-démocrates s'étaient retrouvés ensemble au gouvernement, c'était de 1966 à 1969, il avait qualifié cette alliance de « *misérable mariage* ». Quarante ans plus tard, elle semble être la seule solution pour réformer l'Allemagne. « *Il faut revenir à l'économie sociale de marché*, dit Günter Grass. *Depuis que le capitalisme n'a plus de contrepoids, il est devenu fou. Tout ce qui fait l'économie de marché est détruit par des méthodes anticapitalistes au sein même du capitalisme. On ne peut pas l'abolir mais il faut le civiliser. Ce devrait être l'objet des efforts européens, y compris comme alternative aux Etats-Unis* », ajoute-t-il, en regrettant que, « *pour punir Chirac* », les Français aient voté contre la Constitution européenne.

Avec quelques intellectuels allemands, il avait signé un appel à « *ses amis français* » afin qu'ils ne renvoyent pas l'Europe plusieurs années en arrière. En vain. « *Ça a été une grande déception* », qui ne le dissuade cependant pas de continuer à se mêler de la politique. « *Je le fais aussi un peu pour des raisons égoïstes. Je vais avoir 78 ans et je trouverais dommage que cette tradition d'engagement des écrivains apparue en Allemagne après la guerre soit interrompue. Je veux passer le relais à la nouvelle génération. Entre-temps, c'est déjà celle des petits-enfants.* »

Daniel Vernet

BIOGRAPHIE

1927 : naissance à Dantzig.
1944 : enrôlé dans la défense aérienne.
1945 : prisonnier des Américains.
1948-1952 : études de graphisme et de sculpture à Düsseldorf.
1953-1956 : étudiant à l'Ecole des arts plastiques de Berlin.
1956-1960 : séjour à Paris.
1958 : prix du Groupe 47, une réunion d'intellectuels critiques, pour le roman *Le Tambour*.
1965 : participation à la campagne électorale des sociaux-démocrates.
1966 : participation à des manifestations contre les lois d'exception.
1982 : adhésion au SPD après la fin de la coalition libérale-socialiste.
1983 : protestation contre l'installation des fusées américaines à moyenne portée.
1993 : démission du SPD après l'accord avec la Démocratie chrétienne sur les restrictions au droit d'asile.
1999 : prix Nobel de littérature.

SOUVENIRS PARISIENS

De 1956 à 1960, Günter Grass a séjourné à Paris, avenue d'Italie, dans un pavillon au fond d'une cour qu'il a visité dernièrement encore. Il a été épargné par la rénovation du quartier. Le pupitre sur lequel il avait pris l'habitude d'écrire, debout, a même été conservé par les nouveaux occupants. Grass était arrivé avec son roman *Le Tambour* qui lui trottait dans la tête. « *Mais je n'avais pas commencé, il me manquait la première phrase.* » Un an plus tard, il en est déjà à la page 500 de la deuxième version, tandis que les feuillets de la première finissent dans le poêle au fur et à mesure qu'il les réécrit, raconte son biographe Olivier Mannoni (*Günter Grass, l'honneur d'un homme*, Bayard, 2000).

Après l'arrivée au pouvoir du général de Gaulle, Grass participe à quelques manifestations. Un jour, il est arrêté avec des milliers d'autres manifestants. Ils sont conduits au Palais des sports avant de passer une nuit au poste. « *J'ai fait l'expérience de la brutalité de la police française*, se rappelle-t-il aujourd'hui. *Nous avons été copieusement battus. J'ai décidé de rentrer en Allemagne. S'il faut se colleter avec la police, autant en parler la langue. C'est plus facile pour répliquer.* »

Littérature critique

Suite de la première page

Le partenaire du critique littéraire est moins l'éditeur, ou même l'écrivain, que la littérature elle-même avec laquelle, dans chaque article ou étude, vivant l'« *expérience sensible* » de la lecture, il entre en dialogue et en résonance. On se fourvoie gravement si l'on ramène ce principe au rang d'une donnée abstraite, bientôt recouverte par des considérations marchandes ou par « *l'inconscience médiatique* ». C'est pourquoi Bertrand Leclair, avec sagesse et conviction, se refuse à traiter séparément la question de la critique, soit, comme cela se voit beaucoup, sur le mode polémique (avec son corollaire, l'invective), soit sur celui du corporatisme. Son propos n'est pas non plus d'avancer une théorie de la critique, mais de tenter de définir en quoi celle-ci peut, et doit, participer pleinement à ce qu'il nomme la « *verticalité* » de la littérature.

S'appuyant (notamment) sur Bachelard, Proust, Kafka, Artaud, Beckett ou Michon, Bertrand Leclair soutient que la littérature vient, en ses œuvres les plus vives, croiser et contredire l'horizontalité du temps et de la langue ordinaires. L'« *instant poétique* », qu'il soit de prose ou de poésie, rend alors accessible, sous une forme singulière et irréductible, le présent et le réel, « *à la verticale du sens commun* ».

« *On ne sait rien du présent, on le connaît.* » Leclair distingue soigneusement l'ordre de l'art, qui manifeste une connaissance « *sauvage et vitale* », de celui du savoir, « *domestique* » pour ainsi dire, qui « *n'est à la connaissance que ce que la culture est à l'art, la réalité au réel, le passé au présent : tout en même temps son irréversible devenir et son* horizon ». Pour l'essayiste, cette connaissance n'a aucune vocation à devenir spirituelle ou transcendantale. Objectons que Bernanos, au moins autant que Bataille, a exploré, de bas en haut, cette verticalité et qu'il ne s'est pas heurté au vide du ciel…

Lire et écrire ne sont pas des activités étanches l'une par rapport à l'autre. Par son geste, le critique « *témoigne de l'expérience littéraire exactement comme la littérature tente de témoigner du réel* ». Le long détour de Bertrand Leclair n'était donc pas fortuit, mais destiné à aboutir à ce beau mot : « *témoignage* ». A la critique de jugement, ou pire de prescription, à cette « *machine à communiquer (à consommer du "culturel")* » qui fonctionne à plein rendement, l'auteur oppose la nécessaire expérience du témoignage. « *Par définition* », le témoin est « engagé *dans ce qu'il affirme* ». Jusqu'au plus intime.

Critiquer est, par voie de conséquence, une activité qui ne met pas en jeu une instance extérieure, communicante et surplombante. C'est même, comme le dit pertinemment Leclair, exactement le contraire.

Patrick Kéchichian

★ Un autre essai de Bertrand Leclair est annoncé le 21 octobre chez Maren Sell, *Le Bonheur d'avoir une âme*.